

# Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne



## "Le Filet du Pêcheur"

N° 143 – juin 2017

Prix : 3 €

C.P.A.P. N° 0418G88902

I.S.S.N. N° 0758 1564



*Les Amis de La Seyne  
Ancienne et Moderne*

Siège social :

"Les Laurières"

543 route des Gendarmes d'Ouvéa

83500 LA SEYNE-SUR-MER

☎ : 06 10 89 75 23

argiolas.bernard@neuf.fr



## LES AMIS DE LA SEYNE ANCIENNE ET MODERNE

Bulletin trimestriel de liaison  
**"Le Filet du Pêcheur"**  
 N° 143

**Président :** Bernard ARGOLAS.  
**Directrice de la publication :** Charlotte PAOLI.  
**Réalisation :** Bernard ARGOLAS, Germaine LE BAS, Charlotte PAOLI.  
**Illustrations :** Bernard ARGOLAS.  
**Mise en page :** Germaine LE BAS.  
**Photographies :** Collections privées ou internet libre de droits.

### LE MOT DU PRESIDENT

Chers amis,

Avec ce numéro 143 de notre *Filet*, nous voici en vacances. Traditionnellement, notre société reprend ses activités avec la conférence de septembre. Cette année, nous allons nous retrouver plus tôt ! En effet, notre association est partenaire du Festival "*Sand-Chopin en Seyne*", organisé par Chrystelle DI MARCO et Gabriel BOZ, festival qui en est à sa troisième édition. Nous participons à cet événement à travers quatre conférences, du 23 au 26 août, au Fort Napoléon. Vous trouverez plus d'informations sur tout cela en page 3 de couverture de ce numéro du *Filet*.



Après ce festival, notre première conférence aura lieu le lundi 18 septembre, dans l'auditorium du collège Paul Eluard, sur le thème : "*Qu'est-ce que le Patrimoine ?*".

C'est notre amie Béatrice TISSERAND qui viendra nous proposer cette réflexion à 17 h, après une rencontre avec les élèves du collège Paul Eluard, dans l'après-midi. Nous avons renouvelé la convention avec cet établissement. Les dates de nos 10 conférences sont déjà arrêtées, de septembre 2017 à juin 2018, et nous remercions Mme LAOT-BOZZI, principale du collège, pour son accueil et sa collaboration.

Sont déjà en projet des sorties, pédestres mais aussi d'automne. Nous espérons qu'elles auront toujours autant de succès, dans la joie et la bonne humeur.

Enfin, nous organiserons cette année un colloque d'un après-midi, dans une salle du casino JOA, sur le thème : "*Quelques figures politiques varoises aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*". Il aura lieu le samedi 30 septembre, avec quatre intervenants (F. TRUCY, J. GIRAULT, J.-M. GUILLON et B. SASSO), de 14 h à 18 h 30.

J'espère que ce riche programme vous apportera beaucoup de plaisir.

Tous les membres de notre Conseil d'Administration se joignent à moi pour vous souhaiter un bel été, avec l'espoir de vous retrouver toujours aussi nombreux pour partager toutes ces activités et vous donner ainsi toujours autant de satisfaction.



Bien amicalement.

Bernard ARGOLAS.

### Sommaire

Le Mot du Président.	Bernard ARGOLAS	Couv.2
Festival "SAND & CHOPIN en Seyne" : Du 23 au 26 août 2017 au Fort Napoléon-La Seyne-sur-mer.		Couv.3
Sortie de printemps du 20 mai 2017: " <i>Du bleu lavande à l'azur de Moustiers</i> ".	Charlotte PAOLI Alexandra LIEUTAUD	1
Détente.	Chantal DI SAVINO	7
Conférence du 3 avril 2017: " <i>De Byzance à Istanbul, en passant par Constantinople: Histoire et merveilles artistiques de cette capitale entre Orient et Occident</i> ".	Béatrice TISSERAND	8
"Balade Patrimoine" : Sortie du samedi 22 avril 2017 au parc départemental de Saint-Pons (Gémenos).	Charlotte PAOLI.	19
Conférence du 6 mars 2017 : " <i>Magdeleine, Toumane ou Victor, ouvriers des établissements de pyrotechnie de Toulon en 1916</i> ".	Benoît PERTHUISOT	23

Sortie du samedi 20 mai 2017

## "DU BLEU LAVANDE A L'AZUR DE MOUSTIERS".

Par Charlotte PAOLI et Alexandra LIEUTAUD

C'est par un temps splendide que nous quittons La Seyne en ce samedi matin. Nous prenons l'autoroute en direction d'Aix et 2 heures plus tard notre car s'arrête devant l'exploitation de Monsieur ANGELVIN, à 5 kilomètres de Valensole, dans le département des Alpes-de-Haute-Provence. Nous sommes entourés de champs de lavande dont les touffes vertes bien alignées se détachent sur le sol caillouteux ocre jaune. En effet, la floraison des lavandes ne commencera que vers la fin juin. Environ un mois plus tard, toutes les fleurs auront été coupées. Pour l'heure, nous sommes accueillis par le propriétaire lui-même qui va nous donner des explications approfondies sur son domaine et en particulier sur la culture de la lavande. Nous sommes sur le plateau de Valensole, à 580 m



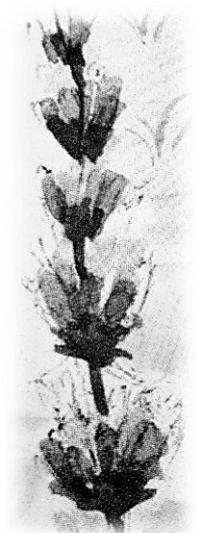
d'altitude, sur un sol pauvre et sec, formé de galets accumulés sur plusieurs centaines de mètres. La Durance, à l'origine de ces dépôts de galets coule maintenant 200 m en contrebas. Le plateau, d'une superficie de 800 km<sup>2</sup>, tire son nom du village de Valensole, deuxième commune plus vaste de France. Le climat est méditerranéen, caractérisé par des pluies rares et irrégulières. L'agriculture n'a donc pas des conditions très favorables, d'autant que la couche de terre arable n'est que de 25 à 30 cm. Autrefois couvert d'amandiers, le plateau est

aujourd'hui le domaine de la culture de la lavande et des céréales, notamment le blé dur. On y trouve aussi des chênes truffiers et des oliviers. C'est ainsi que Monsieur ANGELVIN, sur son exploitation de 200 hectares, cultive 85 hectares de lavandin, 15 hectares de lavande, des céréales et environ 150 oliviers. Son grand-père possédait aussi un troupeau de 200 moutons mais son père y a renoncé en reprenant l'exploitation pour se consacrer essentiellement à la culture de la lavande et surtout du lavandin.

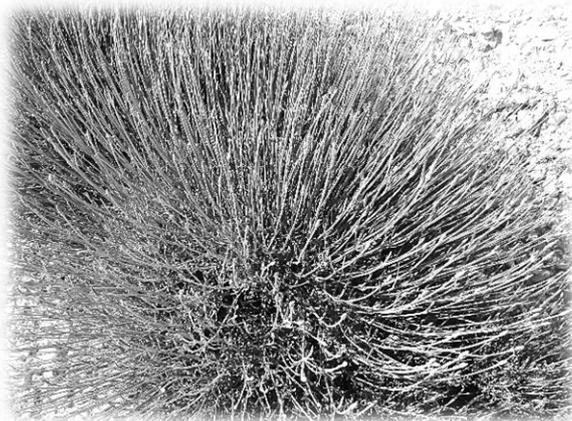


Quelles différences entre la lavande et le lavandin ?

**La lavande vraie** ou *lavandula angustifolia*, plante sauvage à l'origine, peut pousser jusqu'à une altitude élevée (environ 1500 m). C'est la variété qui a été cultivée au départ, très recherchée par les parfumeurs. Elle se présente en touffes de tiges carrées avec des inflorescences étagées et bien séparées. Son rendement est d'environ 1 litre d'huile essentielle pour 100 kg de fleurs. Sa durée de vie est de 6 à 8 ans. Malheureusement depuis quelques années elle est fortement affectée par une maladie transmise par la cicadelle. L'huile essentielle de lavande est utilisée en parfumerie et cosmétique.



8 à 10 ans. Plus robuste, son rendement en huile essentielle est aussi plus important. Un hectare de lavandin produit trois fois plus d'huile qu'un hectare de lavande. Il faut 50 kg de lavandin pour obtenir un litre d'huile. Son parfum est plus fort que celui de la lavande, en raison d'une plus grande teneur en camphre. On l'utilise surtout dans l'industrie lessivière et savonnaire et aussi en cosmétique.



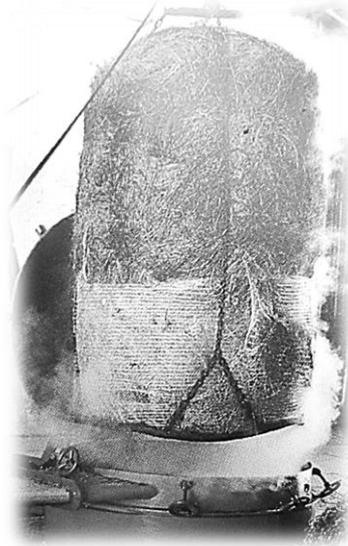


La culture autrefois manuelle est aujourd'hui mécanisée, notamment lors de la récolte qui s'effectue généralement à partir du 10 juillet. Une machine coupe les tiges et en fait des bottes déposées de part et d'autre de la rangée. Monsieur ANGELVIN pour sa part, a imaginé une "récolteuse" qui coupe 3 rangs de



fleurs à la fois et en fait des balles de 500 kg qui sont immédiatement transportées à la distillerie. Il distille une tonne à la fois dans une cuve alimentée en vapeur d'eau sous pression

grâce à une chaudière à gaz. La vapeur d'eau se charge en molécules d'huile essentielle et passe dans un serpentin plongé dans une cuve de refroidissement. La condensation qui en résulte arrive dans un récipient où l'huile plus légère remonte à la surface pour être recueillie.



*Distillation aujourd'hui*

Il faut remarquer que la distillation de la fleur entière donne de meilleurs résultats que lorsqu'on broie la plante avant distillation : dans ce cas elle dégage une odeur d'herbe bien moins agréable. La France est au premier rang mondial pour la production du lavandin mais est dépassée par la Bulgarie pour la lavande. Cependant ce pays cultive de la lavande clonée qui donne une huile de moins bonne qualité alors que la France utilise surtout le



*Distillation autrefois*

semis pour reproduire sa population de lavande. Il faut remarquer que le lavandin en tant qu'hybride ne se reproduit que par bouturage.

En France il y a environ 3000 producteurs dont une vingtaine sur la commune de Valensole. La production a diminué du fait des maladies et la concurrence des pays de l'Est est forte. La Chine semble également vouloir se mettre à produire de la lavande. Pour sa part, Monsieur ANGELVIN produit de 5 à 10 tonnes de fleurs par an. Il vend un tiers de sa production en vente directe dans sa boutique, le reste étant écoulé par des grossistes. À partir de cet été il distillera sa production dans sa propre installation qu'il vient d'achever.



*Schéma de reproduction par bouturage.*

Après une visite à la boutique où nous pouvons acheter huiles essentielles mais aussi produits à base de lavande, nous reprenons le car pour gagner Valensole.

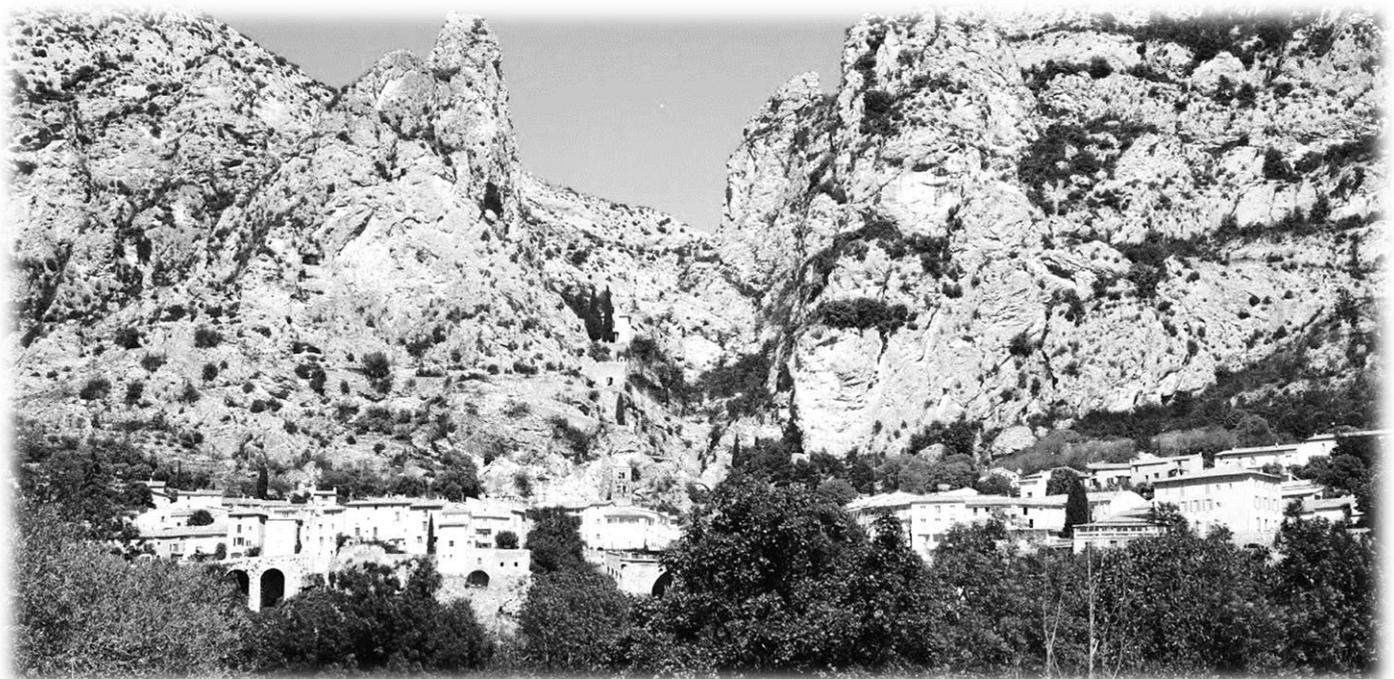




C'est à quelques kilomètres, et notre déjeuner nous attend au restaurant "Le bar des Sports", sur une terrasse ensoleillée avec vue sur la campagne. Nous nous régalons de produits locaux, notamment d'un petit fromage de chèvre chaud de la ferme d'Henri de Valensole et d'agneau rôti de la ferme Pascalone de Riez.



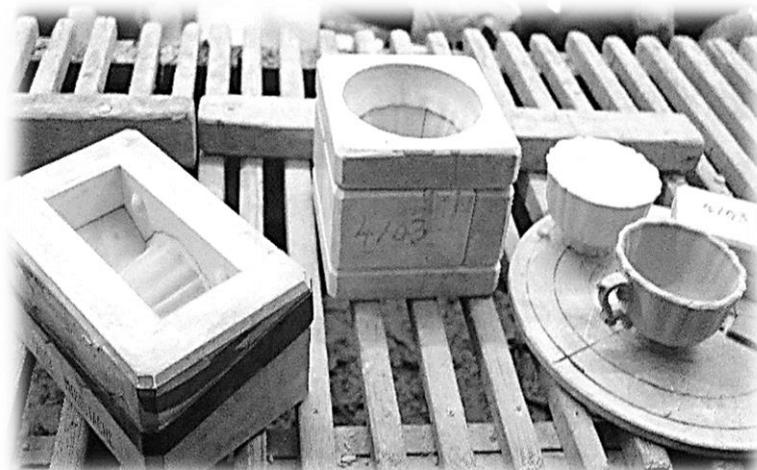
Après le repas, il est temps de partir pour Moustiers-Sainte-Marie.



Nous arrivons bientôt à la faïencerie Lallier qui produit des faïences d'art à Moustiers depuis 1969 mais trois générations se sont succédées depuis 1946 avant l'installation ici. Nous entrons dans l'atelier où notre guide nous conduit d'abord au sous-sol où se déroule la fabrication de la pâte de faïence.



La mise au point se fait dans un mélangeur qui malaxe de l'eau, de l'argile (de Provins), du kaolin (de la Drôme), du talc (de l'Ariège) et de la craie et un colorant qui donne la typique teinte rosée. On obtient ainsi de la barbotine, pâte plutôt liquide et très homogène : l'atelier en consomme deux tonnes par an.



L'atelier Lallier utilise la technique du coulage :

D'abord il faut réaliser le modèle de la pièce à fabriquer, généralement en plâtre. Ensuite, à partir du modèle, le moule en plâtre est fabriqué en plusieurs parties par prise d'empreinte. Quand le moule est prêt on peut commencer la fabrication de la pièce proprement dite.



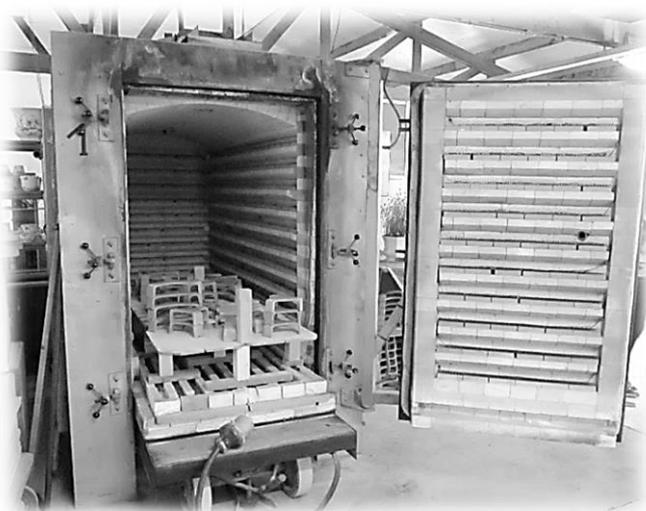
Le moule est réutilisable : l'atelier en possède 800 différents. On remplit le moule de barbotine à ras bord. On laisse reposer environ une heure : le plâtre étant poreux l'eau s'écoule à travers les parois en déposant une épaisseur de pâte de 4 mm. On retourne alors le moule pour vider la barbotine en excès. On laisse un peu sécher pour que la couche de faïence se rétracte un peu et se décolle du moule. On peut alors démouler la pièce. Si nécessaire, on fixe alors les morceaux à ajouter par exemple les anses avec un peu de barbotine ou on ajoute les pièces qui doivent l'être. On laisse encore sécher puis on procède à l'ébarbage à l'aide d'un couteau puis d'une éponge mouillée pour ôter toutes les coutures et rendre l'objet parfaitement lisse.

On procède à la première cuisson à 1020° dans un four électrique pendant 7 h 30. Le four est rempli au maximum mais il faut veiller à laisser circuler l'air pour que la cuisson soit homogène.

Après refroidissement (une trentaine d'heures) les pièces sont prêtes à être émaillées par trempage dans un bain d'émail blanc (il s'agit de poudre de verre additionnée de fondants).



Avec une pince on les plonge dans le bain où la faïence poreuse absorbe l'émail. On ôte un peu d'émail au-dessous de l'objet pour qu'il ne reste pas collé lors de la cuisson.



On procède ensuite à la décoration.



tissu, le décorateur obtient une esquisse qui sera ensuite peinte.

Les couleurs sont appliquées d'abord puis avec un pinceau très fin spécialement taillé, les contours sont dessinés en noir. Chaque pièce est signée : "Lallier à Moustiers".

Vient ensuite la dernière cuisson à 980°. La faïence est maintenant imperméable, le décor est inaltérable.

Il faut remarquer que les décors sont très variés et que les motifs que nous pensions traditionnels ne le sont en rien : ils datent des années soixante.

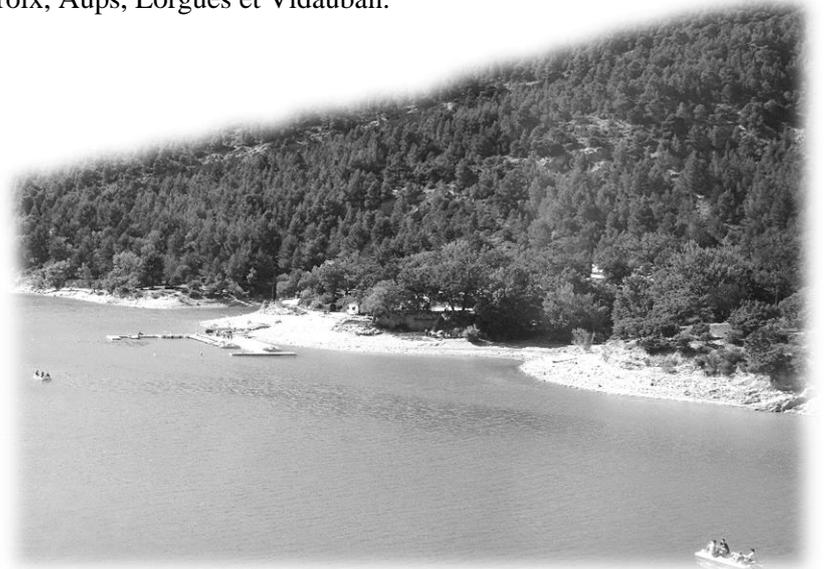
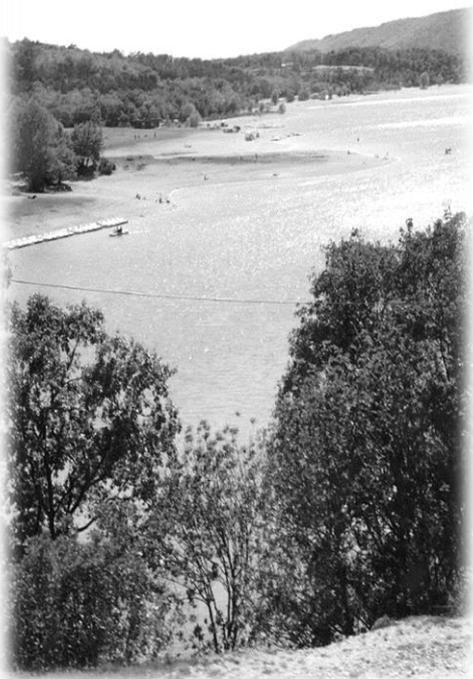


En utilisant un poncif, papier fin où le motif dessiné est perforé de petits trous à travers lesquels du charbon en poudre est appliqué sur la faïence à l'aide d'un tampon de





Pris par le temps, nous quittons à regret Moustiers-Sainte-Marie et prenons le chemin du retour, cette fois par le lac de Sainte-Croix, Aups, Lorgues et Vidauban.



Nous retrouvons La Seyne un peu après 19 h, tous ravis de cette magnifique journée si riche en découvertes.

*Merci une fois encore à Michel pour son organisation sans faille et ses idées de sorties toujours agréables.*



Photos : Damien DI SAVINO, Gilbert PAOLI et Bernard ARGOLAS.

MOTS CROISES 143

Horizontalement.

**I.** Une certaine façon de réunir. **II.** Technique de réduction. **III.** Maladie à vésicules douloureuses. Marteau spécial. Sou en désordre. **IV.** Un anglais. Du lait en sort. Année Lumière. **V.** Au cœur du huit. Venu parmi nous. Le français en est un. **VI.** Difficile à joindre. **VII.** Prénom féminin. Marque la surprise. Au centre du rein. Avant nous. **VIII.** Charpente. C'est nickel. **IX.** Exiguités. **X.** Autrefois, c'était mémé. Fit preuve d'audace. **XI.** Peut être à linge. Peu généreux. **XII.** Anaïs pour ses proches. La dernière de Napoléon 1<sup>er</sup> fut située à Sainte-Hélène. **XIII.** Partisan d'une certaine théorie d'évolution.

Verticalement.

**1.** Petit bruit très agréable. **2.** Peut qualifier une répartition inégale. Mammifère à courte trompe. **3.** Département d'Alençon. Ville de Sicile. **4.** Truc en plumes. Non anglais. Rend la santé. **5.** Avant midi. A peine. Mandats d'une assemblée. **6.** Ecrivain français. Carnivore et domestique. **7.** Poissons d'eau douce. Précipitation. Pour certains il est démesuré. **8.** Il peut être de table. Dieu à tête de faucon. Détériora. Fin de mode. **9.** Métal blanc brillant. Basses vallées d'un cours d'eau. Gitan. **10.** Titane. Unies. Boxeur américain. **11.** Séparée. Contiennent de la soude. **12.** Organisation Mondiale de la Santé. Dans le coup. Avec lui, on met Paris en bouteille. **13.** Empêche d'agir par une action contraire.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
I													
II													
III													
IV													
V													
VI													
VII													
VIII													
IX													
X													
XI													
XII													
XIII													

SUDOKU N° 143

3		7	9				6
6				3		4	
	4	8	5				2
7			6	9			2
		5				6	
9				7	5		3
	7				9	2	5
		1		2			4
	2				6	7	8

SOLUTION  
DU  
SUDOKU 142

9	8	2	1	3	5	6	7	4
3	6	7	2	9	4	5	1	8
1	4	5	8	6	7	3	2	9
6	2	3	5	1	8	4	9	7
7	1	8	9	4	6	2	5	3
4	5	9	3	7	2	1	8	6
8	7	6	4	5	1	9	3	2
5	9	4	7	2	3	8	6	1
2	3	1	6	8	9	7	4	5

REPONSE AUX MOTS CROISES  
DU N° 142

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
I	A	C	T	U	A	L	I	S	A	T	I	O	N
II	G	U	E	R	N	E	S	E	Y		R	O	I
III	G	I	N	I		V	A	R		E	R		T
IV	L	S	D		S	E	R	V	I	T	E	U	R
V	O	I	S	I	F		D	E		R	A	N	I
VI	M	N		L	I	S			T	E	L		F
VII	E	E	K	L	O		P	M	U			I	C
VIII	R		O			Z	O	E				S	E
IX	A	R	C	H	E	O			U	S	E	R	A
X	T	O	H	U	B	O	H	U		M	E	N	T
XI	I	I		M	A	S	U	R	E		S	A	I
XII	O	D	E		H		E		T	R		I	O
XIII	N	E	G	L	I	G	E	N	C	E	S		N

## " DE BYZANCE A ISTANBUL EN PASSANT PAR CONSTANTINOPLE : HISTOIRE ET MERVEILLES ARTISTIQUES DE CETTE CAPITALE ENTRE ORIENT ET OCCIDENT "

Par Béatrice TISSERAND.

Istanbul c'est Constantinople chantait Dario MORENO...

Cette ville a connu plusieurs noms, mais aussi, à travers les siècles, un destin extraordinaire : métropole puis capitale chrétienne d'empire, siège épiscopal, capitale d'empire turcomusulman, et enfin mégapole moderne entre deux continents, Europe et Asie.

Pour qui aime l'Orient magnifié par les auteurs et les peintres du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle comme LOTI, BELLINI... Stamboul, comme l'appelle les turcs, est une ville magique avec sa ville toute en collines (7 comme à Rome) avec ses nombreux dômes et minarets, les eaux de la Mer de Marmara, la Corne d'or, le détroit du Bosphore, ses petits ports de pêche aujourd'hui malheureusement noyés à son milieu des tankers et autres pétroliers qui transitent entre l'Asie et la Méditerranée.

Pendant des années cette ville qui m'avait passionnée dans mes lectures est devenue mon sujet d'étude principal à l'université et la raison de ma spécialisation sur Byzance et l'Orient.

Située de part et d'autre du détroit du Bosphore donc à cheval sur deux continents, l'Europe et l'Asie, Istanbul est généralement considérée comme européenne parce que la ville historique est située sur la rive occidentale du détroit.

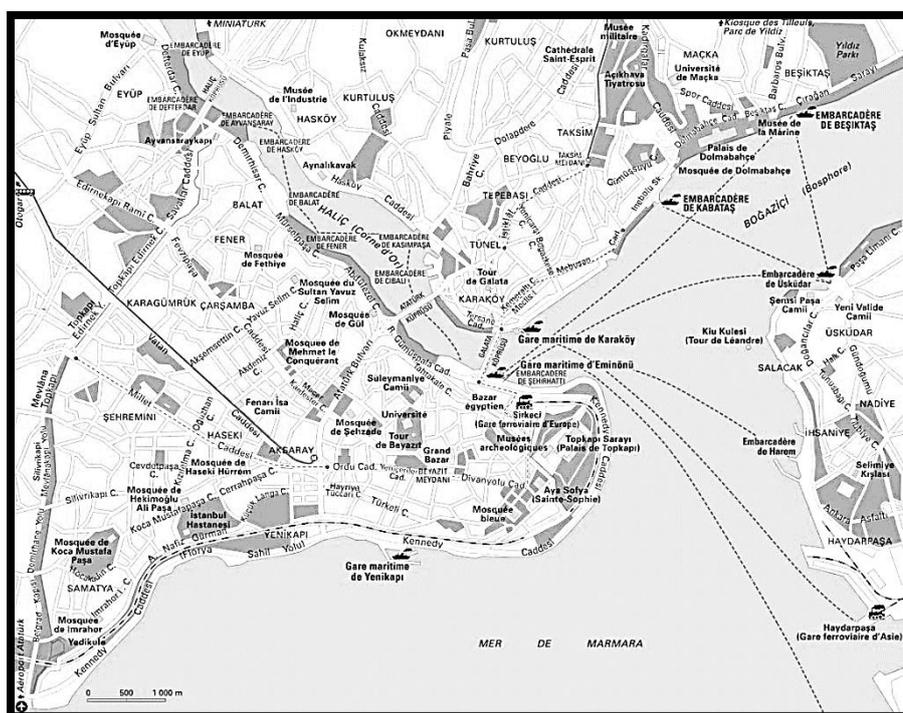
Elle est la plus grande agglomération urbaine du pays avec plus de 15 millions d'habitants et l'une des plus grandes agglomérations d'Europe. Elle constitue aussi le principal pôle économique de la Turquie.

Appelée officiellement Istanbul depuis le 20 mars 1930, elle a porté d'autres noms durant son histoire (encore parfois utilisés selon les contextes) notamment : Byzance, au moment de sa fondation ; puis Constantinople (à partir du 11 mai 330 en l'honneur de l'empereur romain Constantin 1<sup>er</sup>).

Appelée aussi la Deuxième Rome, Istanbul appartient d'abord à la Thrace puis à l'Empire romain dont elle fut la seconde capitale après 330 (devenu l'Empire romain d'Orient et appelé "Byzantin" au XVI<sup>e</sup> siècle), ensuite à l'Empire Ottoman depuis le 29 mai 1453 et la prise de la Ville. En 1492, à la suite de l'autorisation du sultan BEYAZID II, Istanbul accueillit de nombreux juifs persécutés par l'inquisition espagnole et chassés d'Espagne par Isabelle la Catholique. La ville

abrite toujours la communauté juive la plus importante du pays.

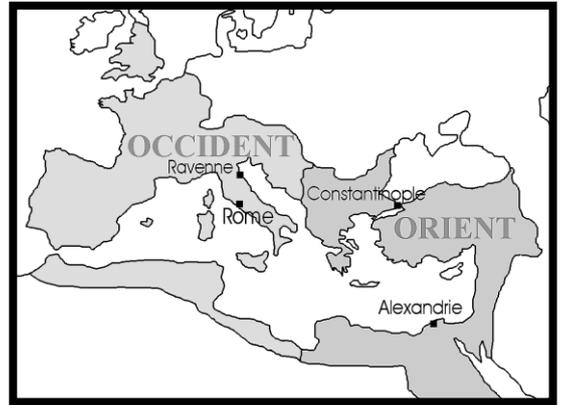
Aujourd'hui encore, pour qui aime se perdre dans ses ruelles et ses souks, Istanbul est une ville très fascinante entre cultures européenne et asiatique, une modernité toute orientale et des vestiges de son passé à chaque coin de rue et de ruelle. Ce sont ces vestiges que je vous invite à découvrir au fil de ces diapos depuis les origines de la ville jusqu'aux monuments modernes. Je vais essayer de vous retracer les grandes périodes chronologiques de cette ville en m'attachant à vous présenter les plus beaux monuments de chaque période qui jalonnent cette cité : depuis l'hippodrome jusqu'à la mosquée bleue en passant par Ste-Sophie.



## DE BYZANTION LA GRECQUE A CONSTANTINOPLA LA ROMAINE.

La fondation de la ville se perd dans les légendes. C'est au VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., que les habitants de Mégare et son fameux roi BYZAS, consultèrent l'oracle de Delphes sur l'emplacement à choisir pour une nouvelle colonie sur le Bosphore et ce dernier répondit, d'après STRABON : "En face des aveugles", en face de Chrysopolis (Üsküdar) et Chalcédoine (Kadiköy).

Byzance, cependant, élevée sur la pointe du séraïl, ne parvint pas d'abord à prendre un rang prépondérant parmi les villes grecques. Située aux portes de l'Asie, elle souffrit beaucoup des guerres médiques. Elle fut ensuite impliquée dans toutes les querelles et les combats des principaux Etats de la Grèce tout en réussissant à conserver son indépendance en combattant avec les Romains qui, pour récompense, la déclarèrent ville alliée avec droit de douane sur le Bosphore. La ville prospéra jusqu'à Septime SEVERE (196 apr. J.-C.) qui, après trois ans de siège, la rasa au niveau du sol. En 284 DIOCLETIEN comprit qu'il n'allait pas pouvoir régner seul sur un tel empire. Il scinda ce dernier en deux : l'empire d'occident avec MAXIMIEN à sa tête et lui-même à la tête de l'empire d'orient.



Constantin.

La nouvelle capitale devait égaler Rome et la surpasser au besoin. Les sept collines se divisèrent en quatorze quartiers. On bâtit un Capitole, des forums, des cirques, des portiques, tout comme dans la Rome occidentale. De toutes les provinces de l'immense empire les monuments les plus grandioses et les plus réputés furent transportés ici. C'est alors qu'on érigea les premières églises, ou plutôt qu'on désaffecta les anciens temples. Ce fut une singulière adaptation des choses existantes au nouveau culte. La religion chrétienne devint religion impériale après 330. Mais les mœurs, les habitudes, les goûts restaient païens. La croix de Jésus et la verge de Moïse furent les joyaux les plus vénérés de l'empire. On conservait alors les plus grandes reliques du monde chrétien de la Vierge, du Christ et des Saints ramenés des provinces orientales de l'empire.

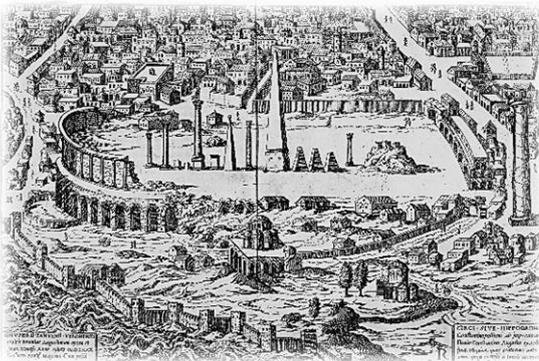
Mais ce ne fut qu'après que Constantin eut défait les armées de Licinius que la ville s'agrandit pour devenir la nouvelle Rome et s'embellit de palais, de thermes, de statues en s'entourant de murs.

Mais ce ne fut qu'après que Constantin eut défait les armées de Licinius que la ville s'agrandit pour devenir la nouvelle Rome et s'embellit de palais, de thermes, de statues en s'entourant de murs.

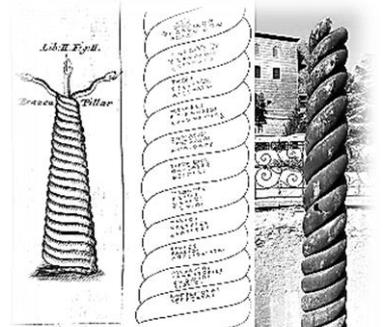


Reliquaire byzantin de la vraie croix.

### Hippodrome 200-211.



Elément central du quartier impérial, il est construit en suivant l'exemple du *Circus Maximus* de Rome. Le 1<sup>er</sup> hippodrome construit par Septime SEVERE en 203 fut reconstruit pour mesurer 450 m de long et 120 m de large et contenir au maximum 100 000 spectateurs. L'hippodrome sera définitivement détruit par les Croisés en 1203. Il ne reste plus alors que la *spina* centrale et l'espace vide qui sert de place principale pour la cité, même à l'époque ottomane.



### Colonne serpentine 330.

Colonne en bronze érigée en l'honneur d'Apollon au sanctuaire de Delphes en célébration d'une victoire sur les Perses à Platée en 479 av. JC. Elle fut transportée par Constantin dans sa nouvelle capitale Constantinople et installée au centre de l'hippodrome. Pour l'anecdote, l'Ambassadeur de Pologne visitant le lieu en 1700 a détruit le haut de la colonne en brisant les têtes de serpents, aujourd'hui préservées au Musée archéologique.



### Obélisque de THEODOSE 390.

A l'origine, l'obélisque de THOUTMOSIS III pour le grand temple de Karnak. Il sera transporté à Alexandrie sous CONSTANCE II (337 à 361), en même temps que l'actuel obélisque du Latran. Il dut attendre le règne de THEODOSE 1<sup>er</sup> (379 à 395) pour être finalement transporté à Constantinople et érigé en 390 sur la spina de l'hippodrome.



### Aqueduc de VALENS 330-368.

Construit au IV<sup>e</sup> siècle, et terminé en 368 sous le règne de VALENS. Il dessert les grands monuments impériaux du quartier: l'hippodrome, le grand palais, Topkapi. De plus de 1000m à l'origine il reste aujourd'hui sur 971 m de long et plus de 20 m de haut.



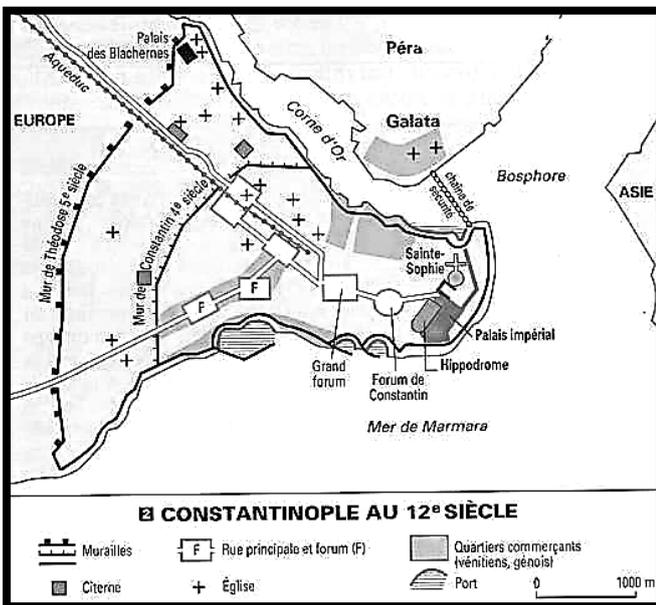
### **CONSTANTINOPLE LA BYZANTINE.**

Lorsque, le 17 janvier 395, THEODOSE le Grand partagea son empire entre ses fils, l'Orient et l'Occident deviennent des provinces indépendantes. Les annales du Bas-Empire grec ne sont qu'un inextricable enchevêtrement d'intrigues abjectes où apparaissent à peine, çà et là, quelques figures dignes de l'histoire. Mentionnons tout juste les passages de conquérants guerriers comme ATILA, THEODORIC, les Bulgares, les Perses, les Avars, les Arabes... Il fallut attendre l'arrivée de JUSTINIEN sur le trône pour voir les Perses repoussés, et les généraux de l'empereur reconquérir l'Italie et l'Afrique. Constantinople adopta la mode romaine des clubs de course : les Bleus et les Verts étaient des corporations en quelque sorte officielles de conducteurs de chars de course. L'empereur, la cour, le clergé et les citoyens s'affilièrent à l'une ou l'autre faction. L'opposition avait choisi la couleur verte ; la cour tenait pour les Bleus. La grande révolution de Nika avec son



*Justinien*

massacre et l'incendie de la cité qui s'en suivit faillit coûter à JUSTINIEN son trône et sa vie. JUSTINIEN la fit d'ailleurs reconstruire avec une somptuosité incomparable.



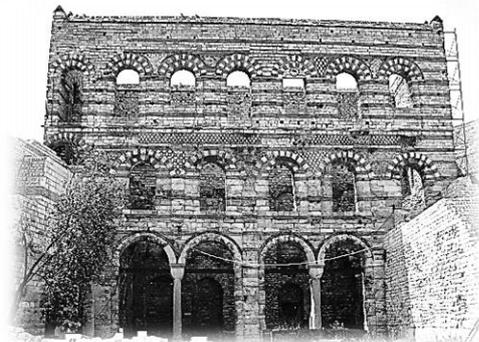
### Citerne-basilique (yerebatan serneci) 532.

Citerne monumentale souterraine construite à l'Ouest de Ste Sophie par l'empereur Justinien sur le plan d'une basilique à colonnes et portiques. Elle fut souterraine suite à l'incendie de Nika en 532. De plan rectangulaire, cette citerne-basilique mesure 138mx65m avec une contenance de 78 000m<sup>3</sup> pour un total de 336 colonnes monolithiques et 2 blocs d'imposte de remploi en forme de tête de méduse et des chapiteaux corinthiens.



### Palais porphyrogenete (Quartier des Blachernes) 944 et 1261.

Construit entre 1261 et 1291 par CONSTANTIN PALEOLOGUE sur les ruines d'un ancien palais construit entre 944 et 959 par CONSTANTIN PORPHYROGENETE. Bâtiment à 3 niveaux et arcades, il était situé entre les deux murailles interne et externe de la ville vers la porte d'Andri-nople.



### Sainte-Sophie 532-537.



La première basi-lique de l'histoire chrétienne, qui est consacrée à la "Sagesse Divine" (*Αγία Σοφία / Hagía Sophía*) a été voulue par l'empereur CONSTANTIN en 330, après sa conversion au christianisme. Elle fut probable-ment érigée sur les ruines d'un ancien temple d'Apollon, sur une colline surplombant la Mer de Marmara. C'était alors la plus grande église de la ville, elle était communément appelée *Μεγάλη Ἐκκλησία (Megálē Ekklesiā, "La Grande Eglise")*. On suppose qu'il s'agissait d'un bâtiment en pierre au toit de bois. Il fut re-construit en 415 par

l'empereur THEODOSE II. Le bâtiment retrouva un plan basilical classique sous la direction de l'architecte ROUFINOS. La basilique fut consacrée le 8 octobre 415. Un siècle plus tard, elle subit une nouvelle fois le même sort funeste, le 13 janvier 532 pendant la sédition de Nika. Des vestiges subsistent devant le mur ouest de l'édifice actuel.

Après les émeutes de Nika en 532, l'empereur JUSTINIEN, entreprend de re-fonder l'édifice dont il pose lui-même la première pierre. Inaugurée en 537 par l'empereur JUSTINIEN et construite par deux architectes majeurs AN-THEMIOS DE THRALLES et Isidore DE MILLET. Chef-d'œuvre de l'architec-ture byzantine construite avec la réutilisation de matériaux précieux pris sur les monuments grecs, orientaux, égyptiens de toutes les périodes précé-dentes. Sainte-Sophie, qui célèbre la Sagesse et non une sainte du nom de Sophie est une basilique impériale qui deviendra une mosquée majeure sous les sultans ottomans à la prise de la Ville par MEHMET II dit le con-quéran en 1453, et servira surtout de modèle aux futures mosquées otto-manes de SINAN. Elle deviendra un musée en 1948.



### Saint-Serge & Bacchus 527-536.

Construite sous JUSTINIEN entre 527 et 536, elle est en fait la continuation de Ste Sophie. On l'appelle d'ailleurs la petite Sainte-Sophie. C'est un édifice de plan centré sur un carré par-fait. Malgré une frise épigraphique en l'honneur de JUSTINIEN et THEODORA, elle fut transformée en mosquée en 1453.

### Sainte-Irène 350 et 540.

L'église Sainte-Irène est construite au milieu vers 350 par l'em-pereur CONSTANTIN I<sup>er</sup> sur le site de la première église de la ville. Elle forme avec Sainte-Sophie l'ensemble ecclé-siastique du Patriarcat.

Incendiée en 532 lors de la sédition de Nika, elle est reconstruite par JUSTINIEN en 540 sous la forme d'une basilique à coupole, caracté-ristique de la transition entre le plan basilical et le plan en croix grecque (avec un *atrium* d'origine). De nouveau détruite en 740 par un séisme, elle est rebâtie probablement par CONSTANTIN V. Après la conquête turque, elle n'est pas transformée en mosquée, mais utilisée comme ar-senal avant d'être intégrée au complexe du palais de Topkapi et n'est pas ouverte au culte. A noter la grande croix qui orne la demi-coupole de l'abside, là où la tradition byzantine plaçait l'image de la Theotokos, est un témoignage unique de l'art iconoclaste.



### Eglise Saints-Apôtres 537-540.

C'était la plus grande église de Constantinople après Ste Sophie et elle date aussi du VI<sup>e</sup> siècle. Elle était aussi richement décorée. Son plan différent de Ste Sophie est le modèle des églises byzantines à plan centré dit en croix grecque. L'église d'origine par CONSTANTIN contenait les reliques de plusieurs apôtres: ANDRE, LUC, TIMOTHEE, MATTHIEU, COME et DAMIEN et JEAN CHRYSOSTOME. Elle servit de nécropole impériale jusqu'à la fondation d'une mosquée : *Mehmet fatih camii* (mosquée de MEHMET le conquérant).



### Saint Sauveur In Chora (Kariye Camii).

Construite au V<sup>e</sup> siècle hors les murs de CONSTANTIN (*chora* = campagne).

L'église visible aujourd'hui date de 1077-1081. Ce style d'église apparut au IX<sup>e</sup> siècle servira de modèle pour les églises orthodoxes. Elle est recouverte de mosaïques à fond d'or qui seront recouvertes de chaux lors de sa transformation en mosquée en 1511 et remises en lumière lors de la transformation en musée en 1948.



### **LA PRISE DE LA VILLE PAR LES CROISES EN 1204.**

Après des millénaires de résistance face aux envahisseurs, Constantinople finira par tomber en 1204, sous les coups de GODEFROI DE BOUILLON et de son armée.

Enfin Venise crut le moment venu de détruire l'empire grec. Le doge DANDOLO, presque aveugle, entreprit, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, avec le concours des Français alliés sous le commandement du comte BAUDOIN, la soi-disant IV<sup>e</sup> croisade (1204). La lutte dura neuf mois autour de la ville. Un incendie éclata dans l'intérieur de la ville aux environs du palais. Le 13 avril, on donna un assaut général, l'armée pénétra dans l'enceinte de Constantinople, et la ville tomba aux mains des Latins. Les palais et les églises furent mis au pillage, l'autel de Sainte-Sophie, recouvert d'émail et de pierres précieuses, fut brisé par les soldats qui s'en partagèrent les morceaux, l'Ambon et l'Iconostase furent dépouillés de leur parure d'or et d'argent, les hommes de guerre chargèrent leurs mulets de butin dans les temples mêmes. Profanations monstrueuses qui ont permis la destruction de rares et irremplaçables reliques. Les plus grands monuments de l'art ancien et moderne qui faisaient la gloire de la ville ne trouvèrent pas grâce devant ces vandales. Les cinquante-sept années de la domination latine mirent la ville à deux doigts de sa ruine. Il faut attendre 1261 pour voir côte à côte Byzantins (dynastie des LASKARIS) et Génois reconquérir la cité et la relever de ses cendres. Les Latins se détruisirent eux-mêmes par leur intolérance et leur orgueil.



### Tour de Galata 1348.

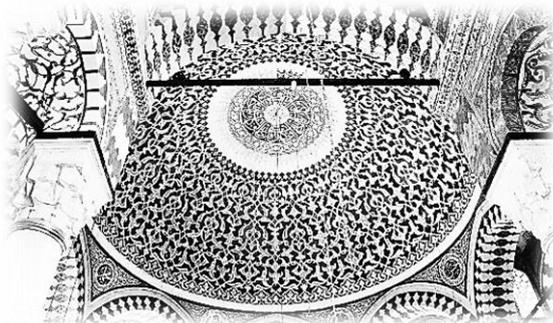
Durant la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> s, ayant conclu des accords commerciaux avec les Byzantins, l'empereur MICHEL VIII Paléologue les autorisa à s'établir à Galata. Ces derniers firent alors construire des murs pour protéger leur nouvelle colonie, la tour haute de 35 m, fixant la limite Nord de celle-ci. D'après une légende, la tour fut construite en 1348 lors de l'agrandissement de la colonie, à l'emplacement d'un phare élevé en 507.

En 1453, le sultan MEHMET II fit ouvrir une brèche dans les murailles et transformer les derniers étages de la tour en poste d'observation pour les veilleurs chargés de signaler les incendies. Sous SOLIMAN le Magnifique, elle servit de prison, puis de tour d'observation astrologique sous MURAD III.

### **CONSTANTINOPLE L'OTTOMANE.**

L'empire des Paléologues ne fut qu'un fantôme. Il ne maintint que péniblement sa misérable existence en mendiant force et secours des princes d'Occident. Déjà les Osmanlis/Ottomans apparaissent comme les ennemis qui, sans miséricorde, porteront le dernier coup.

Puis, les Osmanlis passent en Europe appelés par les Génois. Gallipoli est leur première conquête. Peu à peu, ils s'établissent en maîtres sur tous les points de l'Hellespont et du Bosphore.



## MEHMET II



Maintenant, l'empire grec est réduit à la seule enceinte de Constantinople. Quelques années encore de répit, et voici que MEHMET II monte sur le trône des Sultans. C'est lui qui détrônera CONSTANTIN XI.

Le 23 mars 1453 il sort d'Andrinople, sa capitale, et le 6 avril, il commence le siège par terre et par mer. La flotte turque prit position devant Bésiktas, mais la grande chaîne lui barrait l'entrée du port. Le sultan fit mettre des roues aux petits bateaux à deux rames et les fit amener à l'autre extrémité du port en passant par les vallées situées derrière Galata. La ville fut sommée de capituler volontairement sous garantie des honneurs de la guerre. Mais l'empereur refusa courageusement. 5000 Grecs et 3000 Génois, restés fidèles, opposèrent pendant sept semaines une résistance héroïque à une armée bien supérieure en nombre. Le point le plus faible se trouvait vers à la porte de Saint-Romain, aujourd'hui Topkapi, la Porte du Canon. C'est contre cette porte que MEHMET dirigea tous ses efforts. Le 29 mai, il fit donner l'assaut. MEHMET II pénétra dans la ville à la tête des Ottomans. Le carnage dura

trois jours. Sainte-Sophie qui, depuis neuf cents ans, rassemblait les fidèles du Christ, fut entièrement mise à nu, forcée de passer à l'Islam et transformée en mosquée.

Pour repeupler cette cité rendue déserte par tant de meurtres, MEHMET accorda aux habitants la liberté du culte, et un firman fixa d'une manière précise les relations réciproques entre Galata et Constantinople depuis la forteresse de Rumeli. Plusieurs sultans vont se relayer sur le trône ottoman que nous allons voir à travers leur réalisation architecturales: SELIM II, SELIM III et SOLIMAN le Magnifique...



SOLIMAN le Magnifique.

### Grand Bazar 1455-1954.

Le grand bazar d'Istanbul (*Kapalı çarşı*, littéralement "marché couvert") est l'un des plus grands bazars au monde, réparti sur 200000 m<sup>2</sup>, possédant 4000 boutiques, situé le long de 58 rues intérieures auxquelles on accède par 18 portes. Il se trouve en plein centre de la ville entre les mosquées Nuruosmaniye et Beyazid II. La partie la plus ancienne date de 1455 et a été construite en bois sur ordre de MEHMET II, à l'emplacement d'un ancien marché. Au XVI<sup>e</sup> s sous SOLIMAN le Magnifique, il a été considérablement élargi. Il a été restauré et partiellement reconstruit, à la suite d'un tremblement de terre en 1894. Il fut ravagé plusieurs fois par des incendies, dont le dernier est survenu en 1954, détruisant la moitié du bâtiment. Comme tous les bazars, il est organisé par quartiers regroupant chacun un certain type d'artisanat : bijoux, tapis, textiles, mosaïques, argenterie... Au centre, se trouve une vaste salle voûtée, le Bedesten, sorte de marché aux puces où s'entassent d'innombrables vieilleries : armes anciennes, bijoux, parures, vaisselles, argenteries, pièces de monnaie...



### Mehmet Fatih Camii 1463-1470.

La Mosquée Fatih est un édifice de fonction religieuse et sociale, de taille sans précédent à Istanbul. Erigé entre 1463 et 1470 sur ordre de MEHMET II sur le site de l'ancienne Eglise des Saints-Apôtres, en très mauvais état après la conquête, qui fut détruite en 1461 pour faire place au nouvel édifice. Cette mosquée est le premier projet monumental qui s'inscrit dans la tradition architecturale impériale ottomane. Le complexe original incluait un ensemble de constructions auxiliaires organisées au



tour de la mosquée, sur une superficie de 325 m<sup>2</sup>, s'étendant aux abords de la Corne d'Or. Se dressaient alors huit medersa (ou écoles coraniques), une bibliothèque, un hôpital, un hospice, un caravansérail, un marché, un hammam, une école primaire et des soupes populaires, auxquels se sont ajoutées avec le temps des türbés (tombes), dont celle de MEHMET II.

La mosquée originale a été endommagée lors des tremblements de terre de 1509, 1557 et 1754, elle fut toujours reconstruite. Les dégâts les plus importants, ceux du 22 mai 1766, ont été réparés par l'architecte Mimar Mehmet TAHIR sous l'ordre du Sultan MUSTAFA III, les plans furent redessinés et une nouvelle coupole érigée, les travaux furent achevés en 1771.

### **Topkapı 1459-1853.**

Le palais de Topkapı (*Topkapı Sarayı*) est de 1465 à 1853 la résidence urbaine, principale et officielle, du sultan ottoman. Le palais est construit sur l'emplacement de l'acropole de l'antique Byzance. Il domine la Corne d'or, le Bosphore et la Mer de Marmara. Le nom de "Topkapı Sarayı" signifie littéralement "palais de la porte des canons", d'après le nom d'une porte voisine aujourd'hui disparue.

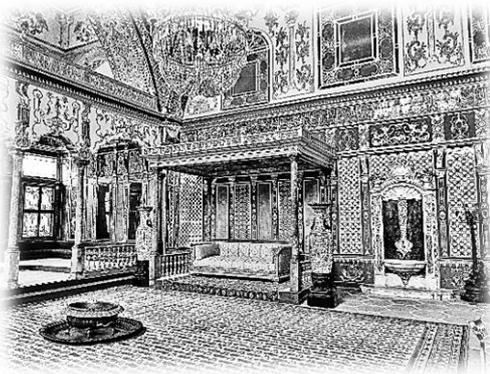
Il s'étend sur 700 000 m<sup>2</sup> (70 ha), et est entouré de cinq kilomètres de remparts.

La construction commence en 1459, sous le sultan MEHMET II. Par la suite, le palais impérial connaît de nombreux agrandissements : la construction du harem au cours du XVI<sup>e</sup> s, ou les modifications après le séisme de 1509 et l'incendie de 1665. Le palais est un complexe architectural composé de quatre cours principales et de nombreux bâtiments annexes. Au plus fort de son existence comme résidence impériale, il abritait plus de 4 000 personnes et s'étendait sur une zone encore plus vaste.

Le palais de Topkapı perd progressivement de son importance à partir de la fin du XVII<sup>e</sup> s, lorsque les sultans lui préfèrent un nouveau palais, le long du Bosphore. En 1853, le sultan ABDÜLMECID I<sup>er</sup> décide de déplacer sa cour

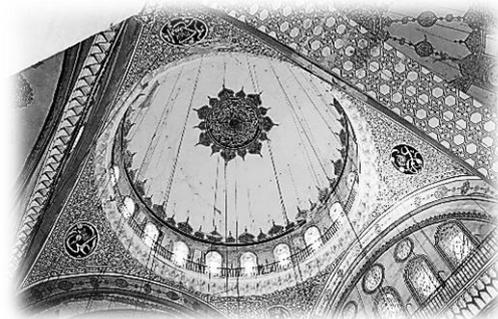
vers le palais de Dolmabahçe, premier palais de style européen de la ville, dont la construction vient de se terminer. Certaines fonctions, comme le trésor impérial, la bibliothèque, les mosquées et la monnaie restent à Topkapı.

Après la fin de l'Empire ottoman en 1921, le palais de Topkapı est transformé en musée de l'ère ottomane par décret du nouveau gouvernement républicain du 3 avril 1924. Le musée du palais de Topkapı est, depuis, placé sous l'administration du ministère de la culture et du tourisme. Si le palais comporte des centaines de pièces et de chambres, seules les plus importantes sont habituellement ouvertes aux visiteurs et présentent de superbes collections d'armures, de vêtements, d'objets de cour et de bijoux.



### **Beyazit II camii 1501-1506.**

La mosquée Beyazit II (Beyazit Camii ou Bayezid en français) est une mosquée impériale ottomane située sur la place Beyazit non loin du Grand bazar et des ruines du forum de Théodose. Elle fut construite par le Sultan BEYAZIT II. Il s'agit du second complexe impérial de mosquée érigé à Istanbul après la conquête de la ville par les armées ottomanes.



### **Selim Camii 1550-1557.**

La mosquée Yavuz Selim, connue aussi comme Mosquée Selim I est une mosquée ottomane du XVI<sup>e</sup> s localisée sur la cinquième colline d'Istanbul. C'est un des plus vieux complexe de mosquée impériale commandé par le grand Sultan SOLIMAN I<sup>er</sup> le Magnifique en mémoire de son père SELIM I<sup>er</sup> mort en 1520. La mosquée fut complétée en 1527/1528.

L'architecte ALAÜDDIN a sans doute, et selon la légende était aidé dans les plans, par le fameux Mimar SINAN. Seul le türbe (tombeau) dans le jardin est l'œuvre de SINAN.

### **Suleimaniyeh Camii 1650-1657.**

Pour SOLIMAN le Magnifique, l'architecte Mimar SINAN construisit notamment entre 1550 et 1557, la mosquée Süleymaniye (Süleymaniye Camii). Cette mosquée est dite "selatin" (pluriel de "sultan"). On appelle ainsi les mosquées à plusieurs minarets, uniquement construites par les sultans ou leurs familles. Elle est incontestablement l'une de ses plus grandes réussites et est considérée comme la plus belle des mosquées impériales d'Istanbul.

Chaque détail contribue à la rendre exceptionnelle : ses proportions harmonieuses (les dimensions intérieures de la mosquée sont de 70 m de long sur 61 m de large) ; la lumière qui pénètre par les 138 fenêtres; le dôme en cascade de 27,5 m de diamètre et de 47,75 m de hauteur depuis le sol jusqu'à la clé de voûte, percé de 32 fenêtres, supporté sur les côtés par des demi-coupoles. La mosquée est dotée d'un parvis à portiques couronnés de 28 dômes supportés par 24 colonnes antiques de remploi (2 en porphyre, 10 en marbre blanc et 12 en granit). Au centre de la cour se trouve un "şadırvan" (fontaine d'ablutions).



La silhouette de la Süleymaniye avec ses quatre minarets (choix symbolique de quatre car SOLIMAN était le quatrième sultan ottoman à İstanbul) domine la ligne d'horizon de la rive méridionale de la Corne d'or. C'est une des constructions les plus significatives de l'architecture ottomane et le chef d'œuvre de SINAN. Il a réinterprété, dans cette construction, le style de la basilique Sainte-Sophie. Sa réalisation a duré sept ans, ce qui démontre le génie de SINAN dans le domaine de l'organisation autant que dans celui de l'architecture. Le cahier de comptes de cette construction, qui éclaire l'époque, est parvenu jusqu'à nous et donne de précieuses indications sur les méthodes de travail de l'architecte.

### **Sokolu Mehmet Pasa Camii 1571 1572.**



La mosquée Sokollu Mehmet Pacha (Sokollu Mehmet Paşa Camii) est une mosquée impériale située dans le quartier d'Eminönü, au sud-est de l'hippodrome antique. Elle est l'œuvre de l'architecte SINAN qui l'a construite pour le compte du grand vizir Sokollu Mehmet PACHA. Son mihrab (niche indiquant La Mecque) est totalement entouré de faïence, alors que son minbar (chaire à prêcher) est recouvert d'un toit conique du même matériau, chose unique à Istanbul. Quatre fragments de la sainte pierre noire ramenée de la Kaaba à la Mecque sont enchâssés dans les murs de la mosquée.

### **Yeni Camii 1597-1665.**

La mosquée neuve ou mosquée Nouvelle (Yeni Camii) est une mosquée impériale située dans le quartier d'Eminönü. Elle se situe sur la rive sud de la Corne d'Or, au débouché sud du célèbre pont de Galata, à proximité du Bazar égyptien. Cette mosquée est une des plus connues d'Istanbul. Elle a notamment une cour et un intérieur recouverts de céramique d'Iznik multicolore.

### **Sultanahmet / Mosque Bleue 1609-1616.**

Elle fut construite entre 1609 et 1616, pendant le règne de Sultan AHMET I. Comme beaucoup d'autres mosquées, elle comporte également la tombe du fondateur, une medersa et un hospice. La mosquée Sultanahmet est devenue l'une des attractions touristiques les plus populaires d'Istanbul. Elle est le point de départ des caravanes de pèlerins musulmans vers La Mecque et reçoit le privilège islamique de présenter six minarets, fait unique au monde : seule la Mosquée sacrée de La Mecque en dispose de sept, La Mecque en tant que lieu saint de l'Islam étant l'endroit où il doit y en avoir le plus grand nombre. La mosquée a été construite sur le site du palais des empereurs byzantins, face à la basilique Sainte-Sophie et l'hippodrome, un site d'une grande signification symbolique. D'importants éléments de la partie sud de la mosquée reposent sur les fondations, les voûtes de l'ancien Grand Palais. La construction de la mosquée a débuté en août 1609, lorsque le sultan lui-même vint donner le premier coup de pioche. Il avait l'intention que le bâtiment devienne la première mosquée de son empire. Il a nommé son architecte royal Sedefhar Mehmet AGA, un élève du fameux architecte SINAN comme l'architecte chargé de la construction. L'organisation du travail a été décrite dans ses moindres détails en huit volumes, stockés maintenant dans la bibliothèque du palais de Topkapi.



### Dolmabahçe 1842-1853 à 1938.

Le nom de Dolmabahçe, de dolma, "rempli", et bahçe, "jardin", signifie "le jardin comblé". Ce nom rappelle les travaux d'aménagement du site, qui était à l'origine une crique du Bosphore. Comblé au cours du XVIII<sup>e</sup> s, le port a été transformé en un jardin impérial, très apprécié des sultans ottomans.

Plusieurs palais d'été ont été bâtis à cet endroit, au cours des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Le palais existant a été construit entre



Constantinople. Palais de Dolma Baghché.



1842 et 1853, sous le règne du sultan ABDÜLMECIT I<sup>er</sup>. Son édification coûta cinq millions de livres-or ottomanes, soit l'équivalent de 35 tonnes d'or, dont quatorze tonnes furent utilisées sous forme de feuille d'or pour décorer les plafonds du palais. A l'issue des travaux, les sultans ont emménagé à Dolmabahçe, quittant le Palais de Topkapi qui n'avait pas le luxe moderne que pouvait fournir le nouveau palais. Le palais a une superficie de 45000 m<sup>2</sup> et comporte 285 pièces, 44 salles, 6 bains et 68 cabinets de toilette. C'est le plus grand palais en Turquie en considérant que le bâtiment monobloc occupe 15000 m<sup>2</sup>. La décoration est essentiellement réa-

lisée selon le modèle occidental, avec des éléments baroque, rococo et néoclassique mélangée avec des traditions de l'art ottoman et de la culture traditionnelle pour former une nouvelle approche.

Six sultans y résidèrent dès 1856, jusqu'à l'abolition du califat en 1924, puisque le dernier des califes à y vivre fut ABDÜLMECIT II. Année durant laquelle une loi qui est entrée en vigueur le 3 mars, transféra la propriété du palais au patrimoine national de la nouvelle République turque. Mustafa Kemal ATATÜRK, le leader et fondateur de cette république moderne, a utilisé le palais présidentiel comme résidence d'été et y a effectué certains de ses travaux les plus importants. ATATÜRK y a passé ses derniers jours et y mourut le 10 novembre 1938.

D'autres monuments sont le symbole de cet amour pour l'art occidental comme le Palais Ibrahim Pacha ou la petite mais majestueuse mosquée Ortaköy sur le Bosphore au décor digne d'une église baroque.

Les Yali, ces maisons en bois au bord de l'eau sont également le symbole du renouveau architectural inspiré de l'Europe et laisse présager de l'Istanbul moderne.



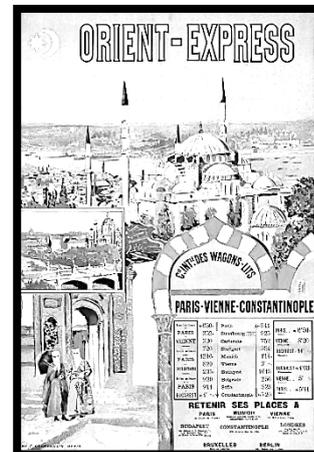
### **ISTANBUL LA MODERNE.**



La ville gardera son nom de Constantinople jusqu'à la chute de l'Empire ottoman le 10 août 1920 et son remplacement par la République de Turquie, dont elle fut capitale jusqu'au 13 octobre 1923, lorsque cette fonction administrative fut transférée à Ankara. Le califat fut aboli en mars 1924 par Mustafa Kemal ATATÜRK.

Istanbul possède deux gares ferroviaires, Sirkeci (sur la rive européenne) qui date de 1889 et Haydarpaşa (sur la rive asiatique) qui date de 1909. C'est de Sirkeci (quai 1) que partent vers l'Europe le prestigieux Venise-Simplon-Orient-Express, mais aussi le Danube-Express et le Bosphore-Express.

Le Train de l'amitié vers la Grèce partait de Sikeci jusqu'à la suppression de la ligne. De Haydarpaşa, le Trans-Asia-Express dessert l'est du pays vers Téhéran, tandis que le service direct du Taurus-Express vers Bagdad devrait être prochainement rétabli. C'est également la tête de ligne des trains à grande vitesse vers Ankara.



### Parc Gezi.

Le parc Gezi est un parc urbain d'Istanbul situé dans le quartier de Taksim. Sa suppression est envisagée par le projet de piétonisation de la place Taksim et engendre un mouvement protestataire.

### Place Taksim.

Taksim est le nom d'une place et d'un grand carrefour routier et, par extension, du centre moderne d'Istanbul qui s'étend aux alentours, sur la rive occidentale européenne de la ville.

La place abrite le Cumhuriyet Aniti (Monument de la République), qui a été construit en 1928 et commémore la création de la République de Turquie, ainsi qu'un bâtiment de division des canalisations d'eaux (qui est à l'origine du nom de taksim, qui signifie "division" en arabe) datant du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est également une station importante de bus vers les autres quartiers de la ville, même très éloignés.

La place est située au début de la fameuse Istiklal Caddesi, une longue rue piétonne dans laquelle un tramway fait des allers-retours.



### **ET POUR FINIR...**

#### Ce qu'un touriste doit visiter.

Déambuler dans les ruelles du quartier grec, flâner dans le souk aux livres, respirer les effluves d'Orient dans le souk aux épices ou les ruelles d'Üsküdar et observer les artisans au travail dans le quartier des ferblantiers

#### Ce qu'un touriste doit aller voir.

Musée d'art islamique dans le Palais Ibrahim Pacha avec ses magnifiques collections de tapis, manuscrits et céramiques d'Iznik typiques de la période ottomane.

Le Musée Topkapi avec les collections d'armes et d'armures d'or et d'argent, la vaisselle et surtout les bijoux et présents impériaux couverts de pierres précieuses, d'or et d'argent.

Le Musée archéologique (et son annexe d'art islamique) où sont conservées les traces des richesses du passé de la Ville et du pays depuis la collection de vases grecs, les sarcophages lyciens et romains jusqu'aux mosaïques et sculptures antiques et byzantines (restes des décors monumentaux des édifices aujourd'hui disparus).

Le Musée Sakip Sabanci, musée privé qui possède la plus belle collection de manuscrits et de lettres officielles de l'Empire ottoman et qui abrite aussi de façon temporaire des expositions d'art contemporains. Nous pouvons aussi citer le musée de la marine avec les vestiges des bateaux de toutes époque retrouvées dans les eaux du Bosphore ou de la Mer de Marmara, ou encore le musée du grand palais sur les ruines du palais impérial où sont encore visibles les mosaïques et les sculptures monumentales qui ornaient la résidence des empereurs byzantins.



#### Ce qu'un touriste doit faire.

Prendre le temps de boire un café turc en terrasse dans le quartier d'Eyüp ou dans les quartiers grec ou arménien, flâner dans le souk égyptien au milieu des thés, des savons et des épices. S'inspirer devant les menus des restaurants turcs aux plats colorés de légumes frais, et les pâtisseries.... Et enfin et surtout déambuler dans les ruelles du Grand bazar et du Old bazar hésitant entre acheter des verres à thé colorés, des aquarelles d'Istanbul, des tapis kilim, des bijoux en or filigrané...





*Saint Sauveur in Chora*

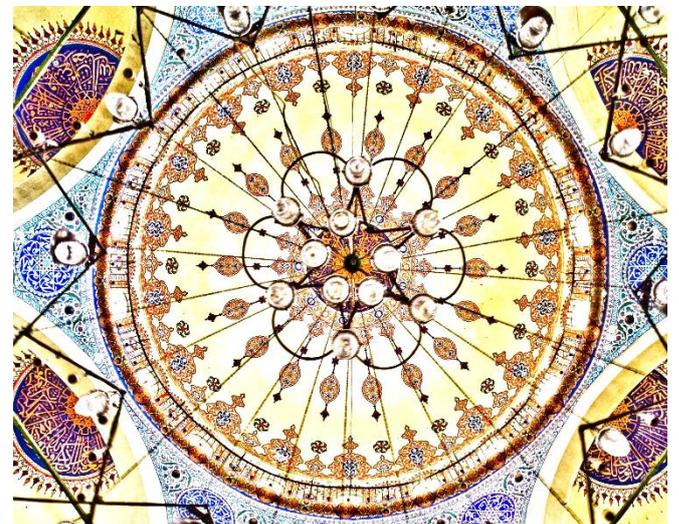
**Byzance-Constantinople-Istanbul...**  
*Quelques merveilles artistiques...*



*Kiosque Topkapi*



*Mosquée Souleimaniye*



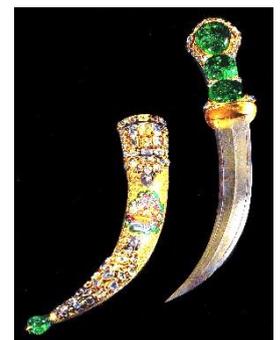
*Dôme mosquée Sokollu Mehmet PASHA*



*Yali sur le Bosphore*



*Calligraphie Islamic museum*



*Poignard Topkapi*

## "BALADE PATRIMOINE".

*Sortie du samedi 22 avril 2017, au parc départemental de Saint-Pons (Gémenos).*

Charlotte PAOLI.

Le temps est beau malgré un vent un peu frais lorsque le groupe d'une quinzaine de participants se rassemble sur le parking du centre commercial d'Ollioules pour organiser le covoiturage qui doit permettre de rejoindre Gémenos. Environ trois quarts d'heure plus tard, nous traversons Gémenos, au pied de la Sainte-Baume. Un kilomètre après, en suivant la D2 qui conduit au Plan-d'Aups, nous atteignons le parking du Parc départemental de Saint-Pons.

Là, nous attend notre guide, JEAN-MARC, l'un des gardes du parc qui va nous faire partager son savoir et surtout la passion qu'il éprouve pour ce lieu si riche en histoire, en patrimoine naturel et même en légendes.



### *Le vallon de Saint-Pons :*



Le site a été occupé depuis l'âge du fer (*oppidum* de Tompines) et tout au long de l'époque romaine et du Moyen-Âge.

En 1205 un monastère cistercien de moniales est fondé et la construction de l'abbaye se poursuit durant tout le XIII<sup>e</sup> siècle. Jamais totalement terminée,



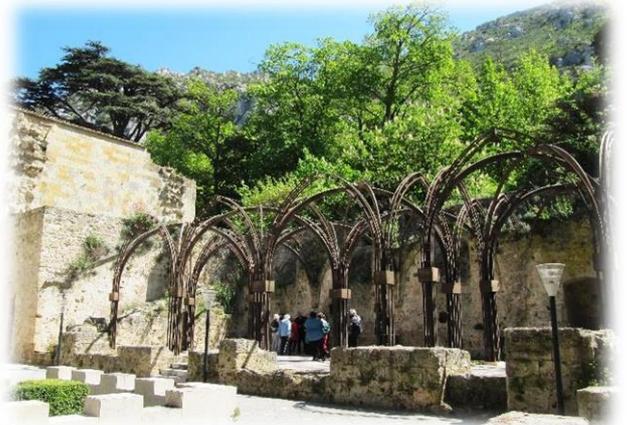
cette abbaye qui dépend de celle du Thoronet, prospère cependant rapidement et est à l'origine de trois autres en Provence dont une à Marseille et une autre à l'Almanarre, près d'Hyères. L'abondance des marques différentes des tailleurs de pierre et l'utilisation de pierres non locales montrent bien la richesse de ce monastère.

En 1357, le brigandage, les épidémies et les conflits politiques locaux contraignent les religieuses à se réfugier dans leur établissement de Marseille puis en 1407 à l'Almanarre. Revenues à Saint-Pons, elles quittent définitivement les lieux en 1426.

En 1736, l'abbaye est vendue au marquis D'ALBERTAS qui l'ajoute à son domaine de Gémenos, possession de sa famille depuis 1563. Après la Révolution française, le domaine, confisqué comme bien national,



est rendu à son propriétaire. Au cours des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, il est morcelé et industrialisé : les propriétaires se succèdent, notamment les frères RICHARD puis les LAUGIER MONTGOLFIER. Aujourd'hui il reste l'abbatiale qui a bénéficié d'une restauration, en particulier au niveau de la voûte, et de l'emplacement du cloître dont un architecte contemporain a restitué symboliquement, à l'aide d'armatures en fer, la salle du chapitre et le périmètre du jardin. A l'extérieur, encastrés dans le mur de l'église



on peut voir deux bénitiers un peu particuliers dotés d'une rigole avec un trou.



D'une superficie initiale de 378 hectares, et dominé par le pic de Bertagne, point culminant des Bouches-du-Rhône (1043 m), le parc de Saint-Pons couvre 1300 hectares. Il occupe le vallon du Fauge, affluent de l'Huveaune, petit cours d'eau alimenté par l'eau de pluie collectée par le massif de la Sainte-Baume, et qui a permis à une forêt unique en Provence de se maintenir en ce lieu. En effet, des espèces rares pour le département y prospèrent et la taille colossale de certains exemplaires témoigne des conditions exceptionnelles qu'ils y trouvent. On rencontre des hêtres, des charmes, des ifs, des érables, des houx, des épicéas et même un sapin pectiné. Cette forêt magnifique a favorisé le développement d'une faune remarquable qui fait l'objet d'une protection attentive. On trouve des muscardins (petits rats forestiers), des cingles plongeurs (oiseaux vivant le long du cours d'eau), des chevreuils ou des aigles de Bonelli). La pureté de l'eau permet

le développement de deux espèces très particulières : tout l'abord le gammare, minuscule crustacé de quelques millimètres qui ressemble à une crevette ; ensuite une algue rouge vif, *Hiltenbranda Rivularis*, qui vit au fond du ruisseau.



### **Le Paradou :**

C'est en remontant le cours du Fauge que nous atteignons le Paradou, moulins à papier fondés au XVII<sup>e</sup> siècle par le marquis D'ALBERTA dont la famille, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle a acquis progressivement tout le vallon de Saint-Pons. Ces moulins, au nombre de quatre, actionnés par des chutes d'eau équipées de roues à aube, produisaient plusieurs sortes de papier dont une partie était acheminée vers Marseille pour être exportée vers l'Orient. Une fabrique de papier à cigarettes puis une briqueterie dont on peut toujours apercevoir la cheminée, s'y installent avant que le site soit définitivement abandonné au XX<sup>e</sup> siècle. Le département a fait réaliser la restauration de ce patrimoine industriel.



### ***La chapelle Saint-Martin :***

Nichée au milieu des arbres, la chapelle Saint-Martin, première église paroissiale de Gémenos-le-Vieux, est citée dès 1080. Elle est installée sur un site occupé à l'époque romaine. La chapelle actuelle, de style roman, date du XIII<sup>e</sup> siècle et tout autour se trouvait un cimetière dont les ossements, notamment ceux de la fosse commune creusée à la suite de la dernière peste de Marseille en 1720, affleurent parfois au niveau du sol lors des pluies torrentielles.

A l'occasion de fouilles menées dans le chœur, on a découvert un trésor de pièces de monnaie dans une cache creusée dans le mur.



### ***Le foulon :***



Ce moulin appelé "foulon" a été construit au XVI<sup>e</sup> siècle certainement par les moniales pour fouler leurs tissus c'est-à-dire les battre pour donner du moelleux.

Au XIX<sup>e</sup> siècle il est mentionné comme moulin à ciment.



### ***Le moulin de Cuges :***

Ce moulin à blé est acquis en 1205 par les moniales cisterciennes qui le louent à un meunier avant de le vendre en 1534, à la commune de Cuges dont les habitants apportent leur blé à moudre par un sentier périlleux où les accidents sont fréquents. Plusieurs fois reconstruit jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, équipé d'une roue horizontale, il est acquis en 1840 par le marquis D'ALBERTAS.



### ***La source :***

Elle jaillit non loin de l'abbaye et donne naissance au Fauge qui s'enrichit de plusieurs cascades plus ou moins abondantes selon le régime des pluies. Depuis quelques années la sécheresse sévit souvent, mettant en péril la bonne santé de tout le vallon.

A partir du XIII<sup>e</sup> siècle, l'installation des religieuses cisterciennes a nécessité la construction d'un important réseau de canaux dont l'usage s'est prolongé jusqu'à nos jours, alimentant en eau le village de Gémenos et faisant l'objet d'une réglementation minutieuse.

**QUELQUES LEGENDES :**

***La légende de Blanche DE SIMIANE.***

Au Moyen-Age, un groupe de chevaliers fut contraint par un orage à demander l'hospitalité à l'abbaye. L'un des chevaliers reconnut sa promesse, Blanche DE SIMIANE, devenue religieuse. Il voulut la reprendre mais la jeune fille refusa de rompre ses vœux et, pour lui échapper, sauta dans le Fauge. Depuis lors une algue rouge vif se développe au fond du ruisseau comme si le sang de la jeune fille ne s'était jamais effacé.

***La légende du miel de l'abbaye.***

Bien au-dessus du porche de l'abbatiale, dans un creux du mur, se trouve un essaim d'abeilles forestières. On dit que celui qui réussira à goûter le miel "sans aide ni artifice" verra tous ses souhaits réalisés !



***Le prieuré de Saint-Jean-de-Garguier :***

Nous quittons à regret le parc de Saint-Pons en nous promettant de revenir visiter d'autres endroits et nous gagnons le prieuré de Saint-Jean-de-Garguier, à quelques kilomètres de Gémenos.

Situé au pied du Garlaban, construit sur un lieu de culte païen dédié à Bacchus et à Diane, ce prieuré est la plus ancienne paroisse du diocèse, en activité dès le IV<sup>e</sup> siècle. Au VI<sup>e</sup> siècle, elle fait partie de l'évêché d'Arles. La chapelle actuelle date de 1646. Elle recense une collection remarquable d'environ 300 ex-voto dont les plus anciens datent du XVII<sup>e</sup> siècle. Ce sont des témoignages émouvants de la vie quotidienne et de la foi en Provence pendant plus de trois siècles.



*Nous reprenons le chemin du retour, heureux de cette journée conviviale et enrichissante. Nous remercions une fois encore JEAN-MICHEL pour l'avoir organisée avec son efficacité habituelle.*

## " MAGDELEINE, TOUMANE OU VICTOR, OUVRIERS DES ETABLISSEMENTS DE PYROTECHNIE DE TOULON EN 1916 ".

Par Benoit PERTHUISOT.



"Sous-officier très brave, blessé grièvement à son poste de combat dans les tranchées le 28 mars 1916 au combat de Bois-Brûlé. Amputé jambe droite". A cette citation était attachée l'attribution de la Médaille militaire et de la Croix de Guerre avec palme. C'était mon grand-père, André PERTHUISOT. Il a été blessé et amputé à 26 ans. Il souffrira de son moignon le restant de sa vie qu'il consacrera, en Côte d'Or, à aider quelques-uns des millions de blessés, de gueules cassées et d'estropiés produits par la Grande Guerre. C'est au maréchal FOCH que l'on doit la Médaille interalliée commémorative de la Première Guerre Mondiale. Le ruban, identique pour toutes les puissances alliées, figure deux arcs-en-ciel juxtaposés par le rouge avec, sur chaque bord, un filet blanc. La médaille représente à l'avant une victoire ailée librement

gravée par chaque nation et au revers l'inscription La Grande Guerre pour la Civilisation traduite dans la langue du pays. "La Grande Guerre pour la Civilisation", voilà de quoi méditer.

On parle toujours de la Pyrotechnie de Toulon. C'est l'appellation commune. L'établissement actuel, du moins dans sa partie implantée au sein de l'agglomération de Toulon Provence Méditerranée, s'étale sur les communes de Toulon, La Seyne, Ollioules et la Valette.

"Toulon, La Seyne, Ollioules et la Valette", refrain local bien connu de la chanson de Toulon. Cette vieille chanson de marine, reprise régulièrement par les supporters du Rugby Club Toulonnais, s'applique parfaitement à la Pyrotechnie de Toulon, dans sa localisation géographique autant que dans sa vérité sur la distance au travail depuis toujours respectée par les ouvriers de l'arsenal toulonnais ! Nous allons voir ensemble que la Grande Guerre va faire quelque peu mentir notre refrain quant au travail fourni, c'est le sort réservé à toute légende.

Quoi qu'il en soit, le bâtiment de la direction des établissements qui se sont succédé sur le site depuis 1867 est construit dans le périmètre du quartier de Brégaillon. La Pyrotechnie constitue donc un élément du patrimoine de cette bonne ville de La Seyne.

*S'il faut Seigneur, pour que la France vive,  
Travailler dur, eh bien : nous travaillerons !  
Les bras croisés et la mine altière,  
Les travailleurs, nous les regarderons !*

... refrain ...

Ciel, ciel, protège-nous  
Toulon, La Seyne, Ollioules et La Valette  
Ciel, ciel, protège-nous  
Ce beau pays où poussent les cailloux (bis)



### 1 - RAPIDE PANORAMA D'AVANT LA GRANDE GUERRE.

En 1914, Toulon s'est enfin libéré du carcan de ses fortifications et les hameaux des alentours sont devenus des quartiers urbains. L'hôpital maritime Sainte-Anne a été mis en service en 1910 sur les premiers contreforts du Faron.



Victor MICHOLET est le maire d'une ville de 105 000 habitants environ. Toulon est relié au réseau PLM et un embranchement dessert l'arsenal et la Pyrotechnie depuis la gare de La Seyne. Une des lignes du tramway passe devant la porte principale de la Pyrotechnie rompant ainsi un peu son isolement ; elle est exploitée par la Société des Tramways du Var et du Gard qui a mis en service les nouvelles motrices allemandes Schuckert. L'arsenal, qui emploie près de 10 000 cadres et ouvriers, occupe désormais la quasi-totalité du littoral depuis le Mourillon à l'est jusqu'à Lagoubran et Brégaillon à l'ouest. Les appointements de Milhau sont en construction depuis 1912. Ils seront très utiles pendant le conflit pour y faire accoster les navires-hôpitaux chargés de malades et de blessés et embarquer troupes et ravitaillement. Le chantier des grands bassins Vauban qui a été engagé en octobre 1911 par l'entreprise Les Grands Travaux de Marseille sera prochainement suspendu pour toute la durée du conflit.

Les navires de guerre de faible tonnage sont à quai dans les darses et le long des quais de Castigneau. La flotte de cuirassés est à l'ancre en petite rade désormais protégée par la grande jetée qui a été construite il n'y a qu'un peu plus de 30 ans par Louis DUSSAUD un entrepreneur marseillais. Les bateaux navettes pour La Seyne ou Tamaris croisent sur leur trajet le *Jean Bart* ou le *Victor-Hugo*, le *Gaulois* ou le *Léon Gambetta*, le *Voltaire* ou le *Bouvet*, le *Suffren* ou le *Charlemagne*.

Baptistin PAUL est maire de La Seyne depuis 1912. La ville compte un peu plus de 22 000 habitants dont 390 ne reviendront pas des champs de bataille. L'épave du cuirassé *Liberté*, dont les soutes renferment toujours des munitions, repose depuis le 25 septembre 1911 dans la vase de la petite rade.



*Cuirassés à l'ancre dans la petite darse.*



*Le Paris.*

Les Forges et Chantiers de la Méditerranée emploient environ 4 000 personnes. Ils ont lancé le 28 septembre 1912, en présence de Théophile DELCASSÉ, ministre de la marine, leur dernier cuirassé, le *Paris*, troisième unité de la classe Courbet. Le menu proposé pour l'occasion par le casino de Tamaris était à la hauteur de l'événement. D'un déplacement de 23 500 tonnes et propulsé par 24 chaudières à charbon d'une puissance de 28 000 chevaux, le *Paris* est conçu pour naviguer à 21 nœuds. Il est armé de douze canons de 305 montés en six tourelles doubles, de 22 canons de 138 mm en casemates et de quatre tubes lances torpilles. Il sera démantelé à La Seyne en juin 1956.

Le *Massilia* a été lancé en 1912 pour la Compagnie Sud Atlantique mais ne sera livré qu'en 1920. Il deviendra célèbre en 1940 pour avoir permis à quelques hommes politiques de rallier Casablanca avec l'intention de constituer un gouvernement en exil. Le *Massilia* finira, quelques 164 ans après la frégate le *Sartine*, coulé en 1944 par l'armée allemande pour bloquer le port de Marseille. Le super dreadnought *Béarn* a bien été mis en chantier en 1914 mais ne sera lancé qu'en 1920 pour être transformé en porte-avions. Le paquebot *Providence* a été mis à l'eau le 3 août 1914. La mobilisation va désorganiser l'activité des Chantiers dont les ateliers vont devoir s'adapter à la fabrication d'obus et de chars.

Le 5<sup>e</sup> arrondissement maritime est placé sous l'autorité du vice-amiral Louis DE MAROLLES. Il restera à ce poste jusqu'en avril 1915 pour devenir le responsable de la logistique pour les opérations aux Dardanelles avant de quitter le service actif en avril 1916. Six grandes entités administrent les installations de la marine à Toulon autour de la préfecture maritime :



*Le Paquebot MASSILIA de la Cie Sud Atlantique. - B. R.*

- ♦ la majorité générale qui gère l'arsenal, les servitudes du port, les ateliers et les magasins, la gendarmerie et les pompiers,
- ♦ la direction des constructions navales, pour la maintenance de la flotte et les constructions neuves,
- ♦ la direction de l'artillerie navale, qui assure la maintenance des équipements d'artillerie ainsi que la confection et la maintenance des munitions destinées à la flotte,
- ♦ la direction des travaux hydrauliques, pour la maintenance des installations portuaires, quais, bassins, bâtiments et ateliers et la gestion des projets d'infrastructures,
- ♦ la direction de l'intendance,
- ♦ la direction du service de santé.



Mais faisons un peu d'histoire.

Les poudrières de Lagoubran et de Milhaud sont érigées sur des presqu'îles à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle pour conserver les poudres noires de la flotte et confectionner gargousses et cartouches qui sont transférées par barges vers les navires ancrés en rade. Les deux poudrières sont reliées à l'arsenal par un mauvais chemin qui suit un littoral marécageux et instable. L'École centrale de Pyrotechnie est créée par LOUIS PHILIPPE le 18 décembre 1840. Elle s'installe le long du rivage de Castigneau, à l'extérieur des fortifications qui entourent l'arsenal et la ville.

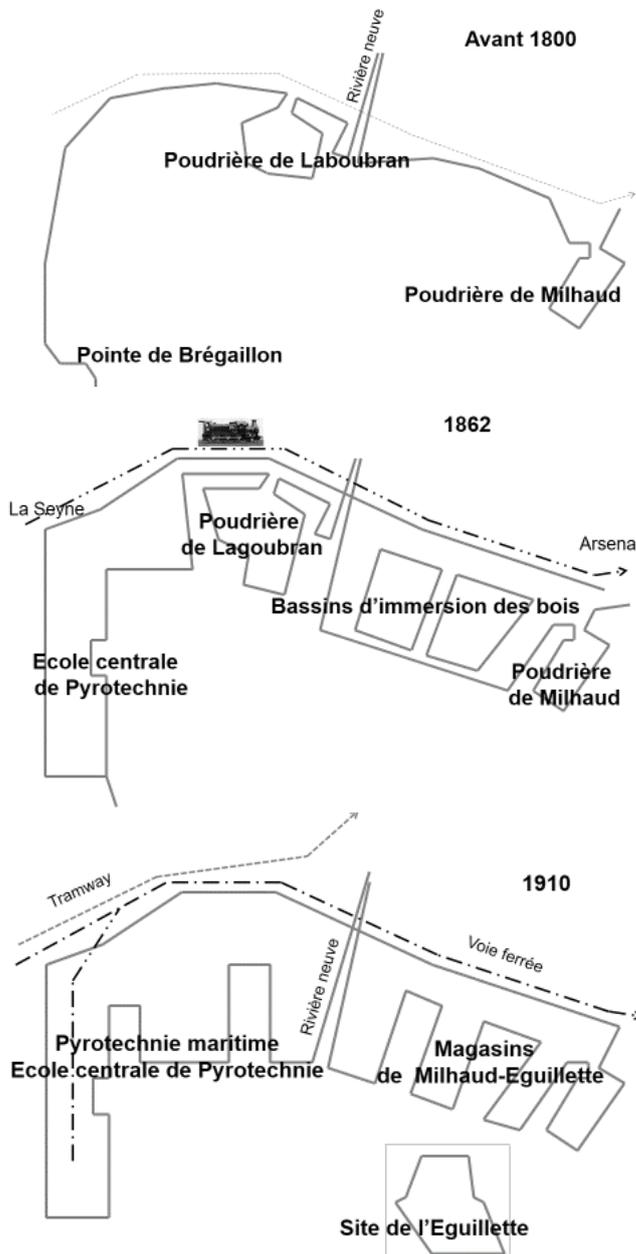
En 1852 deux bassins d'immersion des bois destinés à la construction navale sont creusés par les bagnards : ils seront jusqu'à 1200 à assurer cette tâche, surveillés par 42 gardes et 4 canons de campagne.

En 1862, chassée de Castigneau par le creusement de la darse de Missiessy, l'École centrale de Pyrotechnie s'installe dans la baie de Brégaillon sur un terre-plein gagné sur la mer. Un embranchement ferré à l'usage de la marine est construit entre la gare de La Seyne et l'arsenal. En 1880, rendus sans intérêt par la construction navale en fer, les deux bassins sont ouverts pour créer deux darses sur les rives desquelles vont être érigés les nouveaux magasins à munitions de Milhaud. L'espace littoral entre Brégaillon et Lagoubran est en voie d'aménagement, avec notamment un champ d'épreuves des poudres. A proximité du rivage sud de la rade, sur les hauteurs du fort de l'Eguillette, sont édifiés entre 1885 et 1890 deux magasins et quelques dépendances pour le stockage de grandes quantités de charges en coton-poudre destinées notamment aux torpilles. En 1910, l'aménagement de l'espace entre Lagoubran et Brégaillon se poursuit ; l'établissement est relié à l'embranchement ferré de la marine qui constitue la frontière nord des Etablissements de Pyrotechnie. En 1914, la Pyrotechnie maritime assure la mise en œuvre des poudres et explosifs, la préparation des compositions spéciales et du fulminate de mercure, la confection des étoupilles, des détonateurs, des étoiles pour fusées à signaux, le chargement des gargousses, des cartouches et des projectiles ainsi que la formation des ouvriers artificiers à l'École de Pyrotechnie. Elle sera dirigée, pour toute la durée du conflit, par l'ingénieur principal puis ingénieur en chef de l'artillerie navale PATARD.

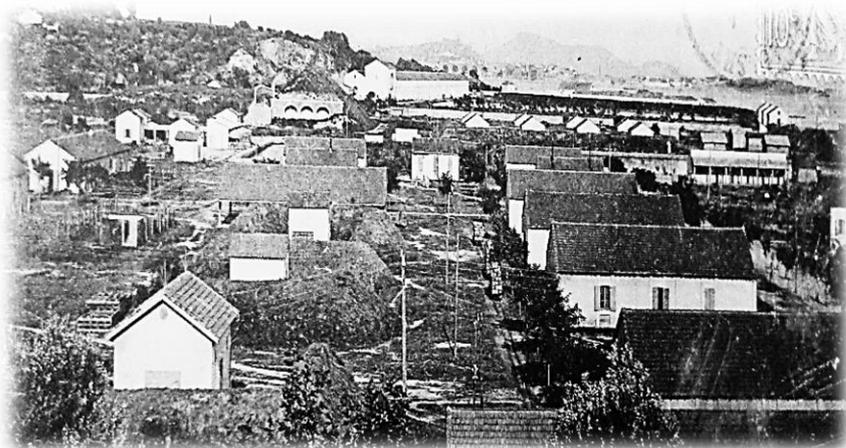
Les Magasins de Milhaud-Eguillette assurent le stockage des munitions et les visites des munitions et artifices à bord et en atelier ; ils seront dirigés, pour toute la durée du conflit, par le capitaine de frégate Morillon.

► **Le plan de modernisation de 1909.**

En 1914, les Etablissements de Pyrotechnie terminent à peine le programme de modernisation de plus d'un million de francs engagé en 1909 et destiné à réorganiser la production des obus de petits calibres chargés en mélinite comprimée, à augmenter celle des obus de gros calibres chargés en mélinite fondue, à sécuriser les abris utilisés pour l'amorçage des obus, à électrifier de nombreuses machines-outils, à améliorer les réseaux Decauville, à augmenter les capacités de stockage et à procurer au personnel quelques aménagements en hygiène et sécurité du travail.



*Les établissements de Milhaud.*



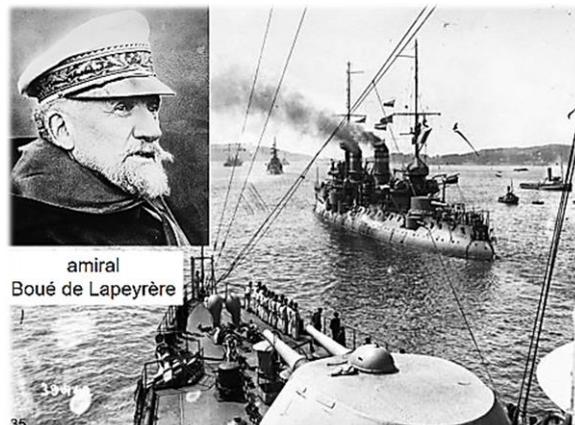
*Les bâtiments de la Pyrotechnie.*

Mais les progrès apportés sont à peine suffisants pour les besoins de la Flotte de Méditerranée et dans la perspective de la mise en service des nouveaux cuirassés décidés dans la loi-programme de 1912.

Les magasins, certes récents, sont saturés de vieilles poudres que l'on va rapidement répartir dans les forts et batteries installés autour de la rade, comme le fort Napoléon ou la batterie centrale. Le fort de Balaguier devient un magasin à mélinite. Les poudrières de la vallée du Las stockent poudres B et mélinite. Au 1<sup>er</sup> janvier 1914, la Pyrotechnie emploie 4 ingénieurs d'artillerie navale et un officier de marine, 20 chefs d'équipe et 885 ouvriers dont 339 femmes. Les Magasins emploient 3 officiers de marine, 6 agents techniques et 12 magasiniers. Mais le nombre de cadres est jugé insuffisant.

#### ► *Les Etablissements entrent en guerre.*

Dans les premiers jours qui suivent la déclaration de guerre, les Etablissements subissent la mobilisation et doivent parer au plus pressé pour assurer l'approvisionnement en munitions de la Flotte de Méditerranée, des ports de métropole et de l'arsenal de Bizerte. Le 8 août 1914 cependant, l'amiral BOUE DE LAPEYRÈRE estime la 1<sup>re</sup> armée navale prête. A cette mission de soutien des flottes françaises et alliées en Méditerranée et de la flotte auxiliaire vont rapidement s'ajouter deux nouvelles missions : la première, la mission sacrée, celle de la confection de cartouches de 75 pour le ministère de la Guerre et, la seconde, celle de la mise au point de munitions ou de systèmes d'armes nouveaux.



### 3 - UNE PRODUCTION DE MASSE.

#### ► *La production de cartouches de 75 pour la Guerre.*

La production de munitions de 75 va demander un investissement considérable en termes de formation, d'infrastructures, d'outillages et de personnels.

Dès août 1914, les ingénieurs de Toulon visitent l'Ecole de Pyrotechnie de Bourges pour acquérir la connaissance des outillages et des procédés employés pour la fabrication des fusées détonateurs et le chargement en mélinite des obus. D'autres sont envoyés à Marseille, La Ciotat, Nîmes, Nice, Saint-Tropez, Lyon ou Paris pour rechercher des industriels aptes à fabriquer les composants ou à fournir les produits chimiques, les machines-outils et les matériels pour la confection et le contrôle des munitions. Des machines arrivent des Etats-Unis.



On installe chez les fournisseurs une surveillance de la production et à Toulon deux sous-officiers assurent le contrôle de la fabrication. Ces efforts permettront à la Pyrotechnie avant la fin de l'année 1914, « de faire accepter d'emblée les premiers lots de fusées détonateurs, confection de pyrotechnie délicate entre toutes et créée de toutes pièces », selon le témoignage de satisfaction du directeur d'artillerie. La production s'envole très vite. Le 30 septembre 1914, le rendement est de 5000 fusées par jour. En 1916, on produit quotidiennement 20 000 cartouches et 35 000 fusées de 75. Les munitions confectionnées par la Pyrotechnie pour le département de la Guerre sont marquées d'une ancre de marine suivie de la lettre T comme Toulon pour "éviter toute confusion possible avec les objets en provenance d'Etablissements de l'Artillerie de terre".



*Chargement d'obus en mélinite fondue.*

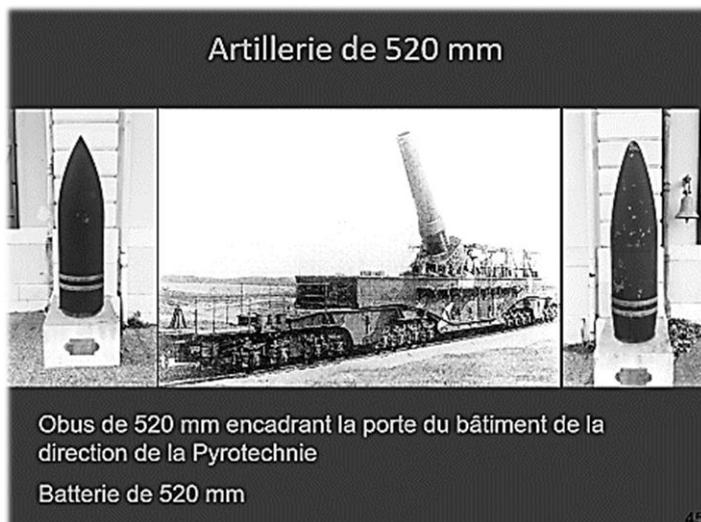
#### ► *La Pyrotechnie experte en artillerie de moyens et gros calibres.*

La direction d'artillerie et la direction des constructions navales de Toulon étendent leurs parcs de machines-outils et les mettent au service de la production de fusées et d'obus de tous calibres qui sont chargés à la Pyrotechnie.

Les bureaux d'études de la Pyrotechnie vont acquérir une expertise reconnue dans le domaine des gros calibres. Ils contribuent à la mise au point de marmites cannellées dans le but d'augmenter la rapidité de fusion des explosifs et perfectionnent le procédé de chargement en mélinite des obus de 400.

Aussi, de nombreux établissements de la défense se rendront à Toulon pour y étudier les méthodes employées dans les domaines du chargement en explosif, des amorçages et des fusées, ou observer le fonctionnement de certains outillages, telle l'installation d'aspiration des poussières de schneidérite, un explosif à base de nitrate d'ammonium. Toulon sera aussi chargé de rédiger bon nombre de documents et de procédures dans ces domaines.

La Pyrotechnie va donc produire des obus de 400. Mais l'apogée sera atteinte avec la production d'obus de 520 destinés aux deux obusiers commandés en janvier 1916 à la société Schneider par la commission A.L.V.F. (Artillerie Lourde sur Voie Ferrée). Ce fut les plus grosses pièces d'artillerie construites durant la Première Guerre Mondiale. Montée sur un affût de 30 mètres de long, la batterie pesait 290 tonnes et tirait des obus de 1400 kg dont 275 kg d'explosif, avec une portée de 16 km.

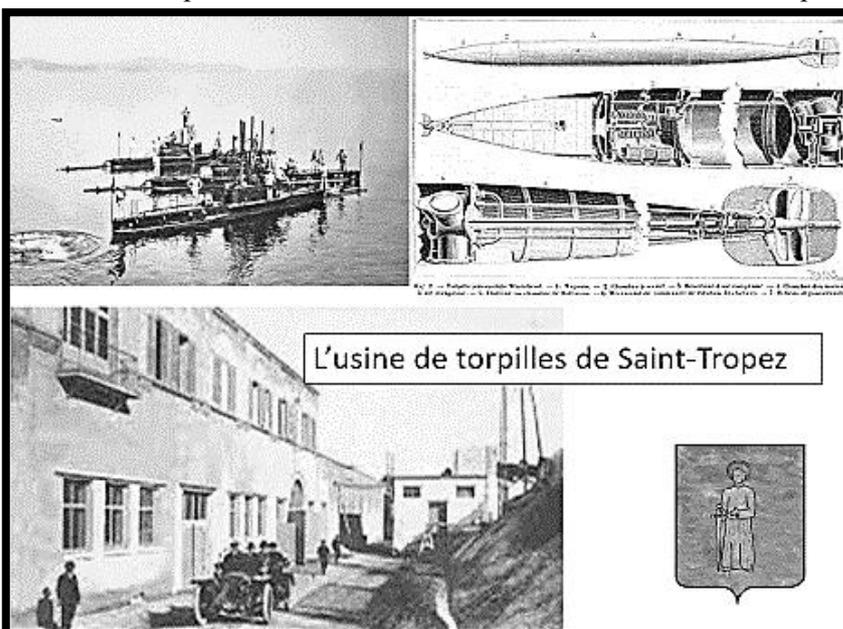


Pour tous ses besoins, la Pyrotechnie produit 100 kg de fulminate de mercure par jour, explosif très sensible destiné au chargement des amorces et fusées. Le procédé de fabrication de cet explosif mis en œuvre par la Pyrotechnie impose la présence en atelier de séchage de 400 à 500 kg de matière dont la détonation aurait évidemment des conséquences désastreuses. La Pyrotechnie va donc adopter en mars 1916 le procédé de séchage par déplacement de l'eau par l'alcool qui est employé dans les fulmineries industrielles.

► **Un vaste réseau de fournisseurs.**

La Pyrotechnie se situe au centre d'un vaste réseau qui l'alimente en matières premières, en produits chimiques, en poudres, en explosifs, en produits finis ou semi-finis, mais aussi en tissus, tresses, cordonnets et fils, en soie ou en laine.

Ces fournisseurs sont de grosses entreprises industrielles ou des établissements de la défense nationale ainsi que de plus modestes entreprises éparpillées en France. On peut citer les poudreries du Moulin Blanc, de Saint-Médard, de Pont de Buis, de Sevrans ou de Saint-Chamas ou la Société Française des Torpilles Whitehead. A ce propos, si l'usine de Saint-Tropez établie en 1912 poursuit la livraison de 250 torpilles aux marines française et italienne au cours du conflit, elle va consacrer une partie de ses ateliers à la confection d'éléments de fusées de 75 et d'obus de divers calibres. Il va en être de même pour l'usine de torpilles Schneider installée en 1907 à La Londe. On peut



également citer les Manufactures réunies de tresses et lacets de Saint-Chamond, les Tissages de Vizille, la Compagnie des alcools du Centre, implantée à Chignat par Vertaison dans le Puy de Dôme, ou la scierie Caffin de la Balme de Rencurel dans le Vercors. Il faudra d'ailleurs élargir la palette des fournisseurs agréés qui arrivent souvent en limite de leurs capacités du fait de la pénurie de certains matériaux, produits ou matières premières, de la mobilisation de leurs personnels ou de faits de guerre. Ainsi M. CUSTILLON demande en octobre 1916 à résilier son marché de fourniture de bois de sapin ; il se trouve en effet dans l'impossibilité de poursuivre l'exécution de ses engagements car "la mobilisation générale l'a privé des bouviers et des voituriers nécessaires pour amener les bois dans sa scierie".



En 1914, le service Projectiles occupe 16 bâtiments et le chargement en mélinite 8 ateliers. En 1918, ce même service traite également la préparation des compositions et la confection des obus incendiaires, le montage des bombes, mines et grenades sous-marines, assure le chargement des obus japonais de 76 et des obus de gros calibres, le chargement en mélinite et en schneiderite des obus de 75 ; il compte alors plus de 70 bâtiments. Le nombre des magasins de stockage inerte passe de 12 à plus de 60. Une seconde fulminaterie doit être construite en 1918. Deux annexes se créent donc au nord des Etablissements en 1916 et 1918, faisant ainsi passer leur superficie de 382 000 à 466 000 m<sup>2</sup>. La voie ferrée qui longe les magasins à munitions de Milhaud est doublée pour accroître la capacité de stationnement des convois.

#### ► *La performance des chemins de fer.*

Nous sommes le 6 décembre 1916, soit deux ans après le déclenchement du conflit. L'amiral DUVAUROUX, major général et commandant de l'arsenal, est soudainement informé que les wagons chargés d'explosifs restent sans surveillance lors de leur stationnement en gare de La Seyne. Des mesures sont prises sur le champ, avec probablement quelques sueurs froides rétrospectives : chaque convoi de munitions, accompagné d'un gendarme, quittera désormais la Pyrotechnie entre 16 et 18 heures vers le faisceau de triage de la gare de l'arsenal ; stationné de nuit sur le plateau du pont tournant, il sera surveillé par la sentinelle n°6 du poste de sécurité ; le lendemain matin, le convoi quittera l'arsenal entre 9 et 11 heures et rejoindra la gare de La Seyne, toujours accompagné par un gendarme ; lors de son stationnement en gare, le convoi sera surveillé par un piquet composé d'un gradé et d'un soldat. Les convois autres que ceux d'explosifs ou de munitions seront stationnés pendant la nuit entre la Pyrotechnie et la gare de La Seyne et surveillés par les sentinelles n° 14, 15, 16 et 17 échelonnées le long de la voie. En 1916, un fût de mélinite est perdu entre Toulon et Rochefort. Le convoyeur, le maître mécanicien Charles Henri ROUX, reçoit un blâme pour négligence. Le fût est considéré "comme perdu, par cas de force majeure". Un procès-verbal de perte est simplement établi par ROCHFORT. Qu'est devenu ce fût ? Je l'ignore.



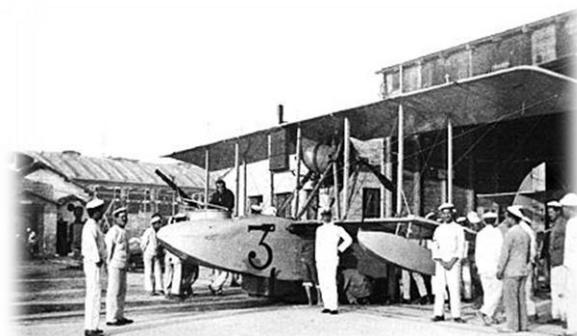
Malgré quelques casses et pertes de matériels inévitables, on peut dire que les transports par voie ferrée à destination et en provenance de l'arsenal et de la Pyrotechnie ont été particulièrement performants. La performance des transports ferrés a sans nul doute constitué un facteur déterminant dans le bilan de production de la Pyrotechnie et de la direction d'artillerie en assurant sans faille leur approvisionnement et l'évacuation de la production d'obus vers les grands parcs d'artillerie qui les répartissaient ensuite vers les fronts.

#### **4 - LA PYROTECHNIE CONTRIBUE AU DEVELOPPEMENT DE NOUVEAUX SYSTEMES D'ARMES.**

Les ingénieurs de la Pyrotechnie contribuent au développement de plusieurs projets d'armes sous-marines. On peut citer les charges de destruction qui doivent équiper les sous-marins français afin d'éviter leur prise, le système de bouées supports de mine à déclenchement automatique imaginé par l'EV BOUISSOU, le barrage "sous-marin offensif" du LV FROMAGET ou les essais comparatifs de cônes de torpille en mélinite et coton-poudre, avec instrumentation en immersion et film des gerbes.

La Pyrotechnie mène des essais de charges destinées à la détection de sous-marins par microphones. Le but de la recherche est *"de reconnaître si un bâtiment faisant détoner sous l'eau une charge d'explosif, peut, par des moyens microphoniques percevoir l'écho que donnerait la coque d'un sous-marin ou de mines situées à une distance à rechercher, et déceler par là leur présence. Ce procédé pourrait présenter un intérêt particulier pour le patrouilleur poursuivant un sous-marin signalé dans les parages"*.

La Pyrotechnie sera également chargée d'évaluer pour l'aviation maritime naissante les amorçages de certains projectiles d'aviation et, à la pointe de la Badine, à Giens, les effets des bombes de 120 mm de la société Gros, chargées en anilite dans lesquelles du peroxyde d'azote et un hydrocarbure se mélangent lors de la chute provoquant une détonation évaluée comme légèrement supérieure à celle de la mélinite. De gros soucis de sécurité au transport et au stockage feront cependant abandonner le concept.



*Hydravion*

## 5 - POUR REpondre AUX OBJECTIFS DE PRODUCTION : TRAVAILLER EN CONTINU.

Pour répondre aux objectifs de production, on doit élargir les horaires de travail. Ainsi le travail hors cloche est autorisé à partir du 26 septembre 1914. Dès novembre 1914, la durée du travail passe de 8 à 11 heures. Le repos hebdomadaire est suspendu. Les jours fériés sont travaillés. Les 12 jours de congés ont été supprimés dès le début des hostilités. Ils ont été remplacés par 6 jours ouvrables en 1915 mais échelonnés "pour que ces congés n'apportent, par ailleurs, aucune gêne sérieuse dans la marche des travaux".

Le service de nuit des hommes est instauré à la Pyrotechnie le 11 novembre 1914. Alors qu'il avait été interdit par la loi du 12 novembre 1892, le travail de nuit pour les femmes est rétabli.

Ce travail en continu impose de nombreux aménagements en termes d'organisation du travail, de présence des cadres ou de la création en août 1916 d'un service de garde d'incendie de nuit constitué "d'un second-maître pompier et de 4 anciens pompiers versés dans les marins vétérans pour inaptitude aux exercices de gymnastique". Les débits de boissons et établissements situés le long de la clôture nord de la Pyrotechnie sont autorisés à rester ouverts jusqu'à 20 h 30. Il faudra attendre le printemps 1917 pour que la journée de travail soit réduite à 10 heures dans les arsenaux et le travail de nuit interdit aux femmes. Il se poursuivra malgré cela à la Pyrotechnie jusqu'à la fin de la guerre, le préfet maritime déclarant qu'il lui est impossible d'appliquer cette mesure aux ouvrières "dont la production indispensable aux Armées comporte des exigences spéciales". Le retour du repos hebdomadaire attendra octobre 1917.

## 6 - POUR REpondre AUX OBJECTIFS DE PRODUCTION : RECRUTER MASSIVEMENT.

### ► *L'appel massif à la main d'œuvre féminine.*

Pour tenter d'amoindrir le choc de la mobilisation, les Etablissements de Pyrotechnie ont pu très rapidement recueillir quelques artificiers parmi les mobilisés de l'armée territoriale et des services auxiliaires. Ils ont aussi certainement bénéficié du rappel institué par la loi Dalbiez du 17 août 1915. Mais ces renforts vont s'avérer bien maigres face à des objectifs de production constamment relevés à la hausse et soumis à des urgences toujours plus vives. C'est l'emploi massif de main d'œuvre féminine qui va sauver la situation.

Le travail féminin à la Pyrotechnie n'est d'ailleurs pas tout à fait une nouveauté puisque le décret du 4 novembre 1909 traitait du statut des ouvriers et ouvrières auxiliaires embauchés dans les arsenaux et établissements de la marine. En mai 1912, il est précisé que peuvent être embauchées les femmes de 18 à 40 ans, de nationalité française, avec une préférence aux veuves, femmes ou filles d'agents de la marine ; un classement est établi en fonction du montant des pensions et du nombre de personnes à la charge des postulantes. Ainsi, comme nous l'avons vu, 339 femmes étaient présentes dans les Etablissements au 1<sup>er</sup> janvier 1914. Une fois le conflit déclaré, les agents incorporés ont



pu être remplacés temporairement, à défaut de retraités, mutilés ou réformés de guerre, de préférence par leurs femme, mère, filles ou sœurs ou, à défaut, par celles de militaires tués ou blessés. La circulaire du 25 avril 1916 précise que les ouvrières auxiliaires ne sont embauchées que pour la durée du conflit. Divers textes de 1916 vont considérablement élargir les conditions de recrutement : l'âge limite passe à 50 ans et on admet les femmes, mères, filles ou sœurs de militaires tués ou morts de maladie sous les drapeaux ou portés disparus ou réformés pour blessures ou en traitement pour blessures graves susceptibles d'entraîner la réforme, c'est-à-dire à peu près toutes les femmes. Pour nombre de femmes, confrontées à la nécessité d'assurer, seules, la survie de leur famille, le travail à la Pyrotechnie est une opportunité. Dans le même élan qui amène

hommes et femmes à travailler pour la défense nationale dans les usines et ateliers civils de Toulon et de sa région, les candidatures de femmes affluent aux Etablissements de Pyrotechnie. Le service médical s'assure que les candidates sont suffisamment robustes pour supporter certains travaux pénibles comme le travail des obus, l'âge de 40 ans n'étant pas une limite pour pouvoir effectuer ces travaux. On établit la liste des femmes qui acceptent de travailler de nuit. C'est l'hôpital civil de La Seyne qui assure le traitement des ouvrières. Les visites sont si fréquentes que le service de comptabilité de la direction d'artillerie demande le 1<sup>er</sup> mai 1917 à l'administrateur de cet hôpital de lui adresser désormais une facture trimestrielle afin de simplifier les écritures et d'éviter des frais de timbres.



D'août 1914 à novembre 1918, plus de 6 000 femmes seront embauchées aux Etablissements, avec un pic de près de 2 200 en 1916. Elles sont varoises, corses ou bretonnes ; leur moyenne d'âge se situe autour de 28 ans et plus de la moitié sont mariées. De charmantes épithètes les désignent dans la presse, munitionnettes, pyrotines ou obusières. Elles deviennent même les héroïnes d'un feuilleton du Petit Var.

Les ouvrières auxiliaires touchent 2,80 francs par jour en 1914. A l'été 1917, elles perçoivent 5,50 francs auxquels peuvent s'ajouter l'allocation versée par l'Etat aux familles les plus modestes dont le soutien est mobilisé, l'indemnité de vie chère, ainsi que des allocations d'accouchement et



NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

## La Belle Obusière

OU  
LE « 539 »

On nous demande de tous les côtés si « LA BELLE OBUSIÈRE », l'héroïne du roman de M. Henri Giraud, existe réellement. Nous répondons oui et nous ajouterons qu'on peut la voir, la rencontrer tous les jours, de 11 h. 30 à midi 30, dans les environs de la Pyrotechnie à moins que ce ne soit dans ceux de Lagoubran et le soir à l'arrêt du tramway de la place Martin-Bidouard. D'autres brûlent de savoir si cette histoire se déroule réellement à Toulon. A ceux-ci nous dirons : L'auteur vous conduira aux Routes, à La Seyne, à Gargéiranne, à Reynier, vers Brignoles, Hyères, Saint-Tropez, Fréjus et même La Roquebrussanne. Vous vous trouverez aussi à l'arsenal, aux établissements de Milhaud, Lagoubran, de la Pyrotechnie. Vous rencontrerez La Belle Obusière au Palais de Justice, à la Prison, au Tribunal maritime, à la Santé, à l'hôpital du Lycée, à la caserne Brégaillon, dans un très grand café, dans un restaurant des plus cotés. Vous la suivrez dans un grand établissement de confection, chez un bottier, une couturière, une fleuriste, un bijoutier et d'autres et d'autres. Vous l'apercevrez au Théâtre, au cinéma et, faiblement, dans la plus cotée, la mieux achalandée des fumeries clandestines avec ses clientes et ses clients.

Tout Toulon défilera dans LA BELLE OBUSIÈRE.

d'allaitement pour les jeunes mères. L'œuvre pédiatrique La Goutte de lait reçoit quelques subventions du ministère de la marine au profit des mères de jeunes enfants travaillant à l'arsenal. Cette aisance, parfois jalouée, doit être relativisée cependant. La hausse du coût de la vie s'accélérait à partir de 1917 et absorbant l'essentiel des gains réalisés, le pouvoir d'achat des ouvrières n'augmente pas ou peu. Le kilo de bœuf était à 3 francs en 1915 et à 8 francs en 1917, quand on en trouve. Un œuf coûte au moins 50 centimes. Une mère de famille privée du salaire de son mari mobilisé, blessé ou tué, vit difficilement. Quoi qu'il en soit, les places à la Pyrotechnie sont très convoitées et certaines femmes usent de stratagèmes pour se faire embaucher. Ainsi, une demoiselle Catherine GIBAUO, italienne de naissance – ce qui était un obstacle à son admission – se fait embaucher à la Pyrotechnie un 29 septembre 1916 en prenant l'identité d'une de ses amies, Marie Antoinette DANIEL, née à La Crau

d'Hyères qui elle s'était fait admettre le 29 septembre 1915. La supercherie ne sera découverte qu'en août 1917. Malgré les difficultés quotidiennes, la générosité demeure et les Journées du Poilu sont l'occasion de montrer sa solidarité et son soutien aux combattants.

L'afflux massif de femmes dans les industries de l'armement va engager Albert THOMAS, sous-secrétaire d'Etat de l'artillerie et des munitions, à créer le 22 avril 1916 un Comité du Travail Féminin qui doit permettre d'organiser "une collaboration constante entre mon administration et les représentants des organisations ouvrières" et "proposer, à bref délai, des mesures qui procureront aux ouvrières travaillant dans les usines des garanties également utiles aux intérêts de la défense nationale et à l'avenir de notre pays".

**JOURNÉE DU POILU**

Pour que papa revienne en permission, s'il vous plaît.

**— 25 et 26 —**  
**DÉCEMBRE**  
**• 1915 •**



Tout au long de la guerre, des femmes vont protester contre les conditions de travail qui leur sont imposées et réclamer des augmentations de salaire, une réduction de la durée de travail ou encore des congés payés. Elles recevront quelques appuis venus des milieux politique et syndical, de la Ligue des Droits de l'Homme ou encore de la presse locale et obtiendront parfois satisfaction en matière de rémunération ou de congés. Encouragées par ces succès, elles n'hésitent plus à manifester ouvertement leur mécontentement et c'est dans le cadre syndical local qu'elles cherchent à faire entendre leur voix. Le Comité Féminin d'Action Syndicaliste qui réunit l'ensemble de la main d'œuvre féminine de l'arsenal est constitué sous la présidence d'une ouvrière de la Pyrotechnie, Anna CASTELLAN. Une commission mixte est créée au sein du Syndicat des Travailleurs du Port à laquelle Anna CASTELLAN est élue. C'est dans ce cadre que sera traité le problème majeur du licenciement des ouvrières auxiliaires de la Pyrotechnie.

## ► L'appel à la main d'œuvre coloniale.

Des travailleurs d'Afrique du Nord, des Annamites, des Malgaches, des Sénégalais et d'autres encore vont venir compléter le dispositif. Gérés par la direction des troupes coloniales, ils sont civils, considérés comme ouvriers en régie et liés à l'Etat par un contrat de travail renouvelable. Ils sont tenus à une discipline militaire et on leur impose un uniforme et des séances bihebdomadaires d'exercices à rangs serrés afin "de maintenir la discipline et la cohésion". Les convictions religieuses sont respectées. Toutes les facilités sont accordées aux travailleurs d'Afrique du



Nord pour observer le jeûne du Ramadan, dès lors qu'elles sont compatibles des obligations de travail qui leur incombent. Pendant le jeûne, le travail de nuit est privilégié avec délivrance d'une alimentation "réconfortante et variée". Le travail de jour doit commencer le plus tôt possible et être coupé par un long repos de 3 ou 4 heures. Les travailleurs coloniaux bénéficient d'un régime alimentaire aussi proche que possible de celui auquel ils sont habitués dans leurs pays. Ainsi, une directive du 20 février 1916 du général FAMIN, directeur des troupes coloniales, prescrit le mode de cuisson du riz à destination des ouvriers annamites : le riz ne doit pas être crevé à la manière française ; il doit être cuit à feu doux, sans sel, jusqu'à cœur des grains et être mangé avec une sauce relevée, Nuoc Mam ou soja. Mais on fait peu confiance à ces indigènes et leur liberté de mouvements est limitée. Ainsi, chaque travailleur colonial de l'industrie dispose d'une carte d'identité et de circulation de couleur verte qui lui est délivrée au port de débarquement. Déclaré auprès de l'autorité locale de police le travailleur colonial ne peut se déplacer en

dehors des limites de la commune sans son autorisation. Les appréciations portées par les autorités, dans des documents officiels, sur les caractères et les capacités de ces bons sauvages peu préparés à notre civilisation pourraient s'adresser à des animaux et mèneraient aujourd'hui sans coup férir devant un tribunal. La Pyrotechnie va employer des Malgaches mais les Sénégalais seront majoritaires avec, en décembre 1916, un effectif de 735 dont 50 gradés, logés dans des baraquements en planches. Considérés comme inexpérimentés et maladroits, on leur réserve les tâches ingrates et les travaux de force tels que la manipulation des caisses, le chargement ou le déchargement des chariots ou des trains de munitions. Et les punitions sont lourdes : 60 jours de prison sont infligés le 25 décembre

« L'annamite, pour les travaux menus et de précision, possède des aptitudes natives faciles à éveiller. Les ouvriers annamites envoyés en France .... sont à peine dégrossis. Il faut donc dresser ces ouvriers aux travaux qu'on veut leur confier ».

« Au point de vue physique, l'annamite agile et souple sera peu vigoureux. Il souffre du froid. Celui du Tonkin est plus rustique ». « Au point de vue moral, l'annamite est un grand enfant, peu préparé à notre civilisation et susceptible d'en contracter les vices ».

1916 à Toumané COURLIBALY pour "être rentré au quartier en état d'ivresse et porteur de 2 litres de vin et, par esprit de vengeance, avoir accusé faussement un gradé européen de garde qui l'avait signalé, de l'avoir volé et de lui avoir fait des propositions obscènes". Est-ce l'ivresse ou la fierté blessée du blanc qui a conduit à une telle peine ?

Des ouvriers annamites vont être massivement employés dans les ateliers de l'arsenal de Toulon, comme dans l'ensemble des usines d'armement de Métropole. Avec comme conséquence l'arrêt de la production de projectiles de 75 à l'arsenal de Saigon, déjà fragilisée par des difficultés d'ordre techniques et la situation particulière d'isolement du territoire. La probité des annamites est d'ailleurs régulièrement louée dans des lettres de félicitation signées du préfet maritime et affichées dans les ateliers. Ainsi, le 8 septembre 1916, NGUYEN-VAN-NGO est-il mis à l'honneur pour avoir remis à ses chefs un porte-monnaie renfermant "une broche et une bague qui



semblent en or et avoir une certaine valeur". Les services de l'artillerie et des constructions navales vont employer 150 ouvriers grecs. Ils sont nourris et logés au 5<sup>e</sup> dépôt de l'arsenal et reconnaissables à leur brassard agrémenté "d'une étoile en laine rouge cousue au-dessus des ancras". Cette main d'œuvre semble être plus délicate à gérer. Les 20 et 21 septembre 1916, 35 d'entre eux refusent de travailler. Accompagnés d'un 36<sup>e</sup> atteint de troubles mentaux, ils seront renvoyés à Marseille qui est le centre de recrutement pour la région. L'assiduité au travail et la bonne volonté de tous ces travailleurs, sont récompensés par quelques gratifications, d'ailleurs retenues sur la solde des militaires punis de prison, ou des médailles attribuées par le ministère du Travail et de la Prévoyance sociale.



« La Médaille commémorative de la Grande guerre récompense [...] les travailleurs coloniaux ayant été employés à l'arsenal de la défense nationale en France, à condition d'avoir servi pendant une période de six mois au moins, entre le 2 août 1914 et le 11 novembre 1918 »

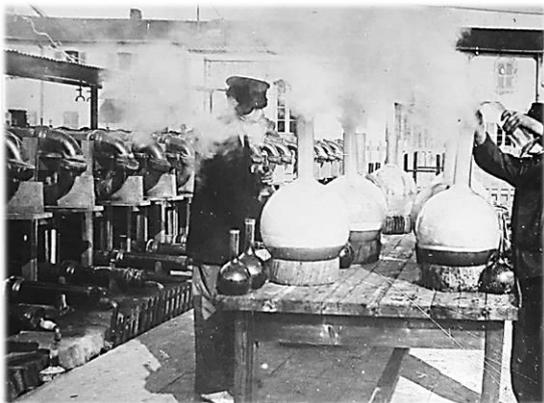
## 7 - UN TRAVAIL PENIBLE ET DANGEREUX.

Le travail à la Pyrotechnie est plutôt pénible. Les ouvrières travaillent souvent entassées dans des locaux mal éclairés, parfois à la limite de la salubrité. Elles souffrent du froid en hiver et de la chaleur en été. Les poudres et les tissus imprégnés de produits chimiques dégagent des vapeurs plus ou moins toxiques. Quelques-unes sont amenées à casser les vitres d'un atelier parce qu'elles étaient incommodées par la chaleur et les vapeurs et écotent d'ailleurs de 25 jours de réduction de solde. Elles sont principalement affectées aux opérations minutieuses, mais répétitives, d'assemblage des fusées ou des éléments de munitions ou à la préparation des fagots de poudres. Leurs talents de couturières sont mis à profit pour la confection des gargousses. Elles marquent les munitions et les caisses. Elles peuvent être affectées à la fulminaterie ou conduire des machines-outils. Certaines sont infirmières ou gardent les jeunes enfants à la pouponnière. Le travail des hommes n'est pas ni plus passionnant ni moins pénible ni moins dangereux. Le travail dans les ateliers de coulée de mélinite est particulièrement éprouvant du fait de la chaleur des fours et des vapeurs toxiques. Si les circulaires rappellent fréquemment les consignes de sécurité, les protections mises à disposition des personnels sont souvent dérisoires. Cependant, tous les personnels exposés aux produits les plus dangereux, alcools, vernis, acétone, solvants, acides ou mélinite reçoivent un demi-litre de lait par jour à titre de médicament.



*Confection des fagots de poudre.*

### ► *Les accidents du travail.*



*Des protections dérisoires.*

Les accidents sont assez nombreux. On compte des blessures sur machines-outils, des intoxications liées à la manipulation des poudres et des explosifs, des asphyxies, des brûlures provoquées par l'explosion de fulminate ou l'éclatement d'une amorce. En octobre 17, on déplore le décès du travailleur malgache RAVOLAVA et en février 17 celui de l'ouvrier Pierre AVRIL. Le 4 octobre 1918 l'ouvrière THEODORE décède à l'hôpital de la Gatonne à La Seyne des suites de brûlures provoquées par une explosion de fulminate. Les archives font état de plusieurs décès pendant la période de la guerre. Mais comme plusieurs milliers de personnes travaillaient en continu à la Pyrotechnie, il ne semble pas que la proportion d'accidents eut été anormalement élevée. En tout cas, il n'y a pas eu de catastrophe, comme à l'arsenal de terre où le 17 avril 1917 une explosion fit 10 victimes, des soldats et des ouvriers. Selon *Le*

*Petit Var*, un culot d'obus de 40 kg projeté par le souffle est retombé quelques centaines de mètres plus loin dans le cimetière central, "sur la tombe d'un soldat mort pour la Patrie, a broyé couronnes et ornements funéraires et s'est enfoncé dans le terre". A la pénibilité des tâches qui incombent aux ouvrières, s'ajoute une surveillance masculine de tous les instants et les fouilles systématiques pratiquées à la sortie des Etablissements par un personnel spécialisé encouragé par des primes au nombre de prises. Relancé par des notes du directeur, l'encadrement est sévère : 4 jours de réduction de solde pour avoir "stationné sans nécessité dans les cabinets", pour "production insuffisante" ou "pour être rentrée de la pouponnière avec 10 minutes de retard" ; mises à pied et renvois ne sont pas rares. Et avec tout cela, les ouvriers Alfred GALEY et Désiré DUGHERA sont punis de 2 jours de salle de police pour être aller pêcher des oursins pendant les heures de travail. Même jour, Victor BATARD est puni de 4 jours de la même peine pour le même motif mais lui avait "induit en erreur le gendarme qui l'interrogeait".

### ► *Un triste quotidien.*

La vie est donc difficile aux Etablissements. Et la vie est assez triste en dehors. Le récit des combats et les listes des morts dans les journaux, l'absence des hommes, les convois de blessés arrivés par bateaux et répartis dans les hôpitaux de campagne, la cherté de la vie, les restrictions alimentaires, le travail abrutissant en continu, la crainte des espions et même à la fin 1917 la peur des Zeppelins distillée par les avis des autorités. Les quelques rares distractions sont souvent malmenées par l'autorité qui reste très sévère quant au fonctionnement des bars et cafés et qui interdira la consommation d'absinthe, la fameuse fée verte qui rend fou, à l'intérieur du camp retranché suivant ainsi une loi du Parlement votée le 16 mars 1915.

Ainsi, le bar Au rendez-vous des gosiers rapides situé près du chantier des appontements de Milhaud est consigné aux troupes le 8 janvier 1915. Il faut dire que l'enseigne était particulièrement alléchante voire provocante !

De nombreuses ouvrières viennent à pieds et parfois de très loin ; d'autres prennent le tramway, bondé le plus souvent, à tel point que la municipalité de Toulon demande à l'autorité



*La pouponnière de la Pyrotechnie.*

militaire de modifier les horaires

d'entrée du matin. A par-

tir de 1916 une liaison par vapeur est installée entre le quai Cronstadt et la Pyrotechnie. Mais ces moyens de transport ne sont pas particulièrement bon marché. Confrontées au problème de la garde de leurs enfants, les ouvrières de la Pyrotechnie, comme leurs collègues de l'arsenal, peuvent heureusement utiliser les services d'une pouponnière.



*Transport par vapeur entre Toulon et la Pyrotechnie.*

## 8 - LA DEMOBILISATION DES OUVRIERES.

Au moment où la guerre s'achève, le problème majeur est le licenciement du personnel féminin de la Pyrotechnie qui a été embauché pour la durée du conflit et dont le licenciement est fixé à la fin décembre 1918 avec un mois de salaire pour toute indemnité. Plusieurs manifestations sont organisées à la Bourse du Travail à Toulon pour exiger de meilleures conditions, sans résultats. Le combat est rapidement perdu. La démobilisation des hommes tout auréolés de leur victoire et animés d'un juste désir de retour à la normale fait ressurgir les vieux principes de l'homme au travail et de la femme au foyer. Les autorités et même les syndicats soutiennent bien vite qu'aucune femme n'est plus indispensable à l'arsenal. La presse locale suit en brandissant l'impérieuse nécessité de redresser la natalité et les dangers de la pouponnière pour les nourrissons. Sur les 4 300 femmes qui travaillent encore à la Pyrotechnie en 1918, 3 500 seront licenciées fin décembre 18 et 400 le mois suivant.



## BILAN ET CONCLUSION.

### ► *Un bilan de la production.*

Même s'ils ne représentent pas exactement la production des Etablissements de Pyrotechnie, les chiffres de la production de guerre de la direction d'artillerie de Toulon au cours du conflit sont éloquentes :

- ♦ 660 charges pour torpilles, 4 000 grenades sous-marines,
- ♦ 57 millions de fusées de 75, 28 millions de cartouches de 75, 408 000 obus de 90 à 105, 3 400 000 obus de 120 à 194, 352 000 obus de 220 à 293, 85 000 obus de 305 à 520, soit un total environ 33 millions de cartouches et d'obus de calibres divers pour près de 40 000 tonnes d'explosifs.

Le montant des dépenses de la direction d'artillerie de Toulon pour 1918 est d'un peu plus de 30 millions de francs en salaires et de près de 420 millions en achats de matières, fournitures et prestations diverses. Chiffres énormes malgré des marchés âprement négociés et quelques marchandages. Ainsi la Pyrotechnie avait marchandé à 2 200 francs le prix d'une machine à découper la poudre proposée à 2 490 francs par le constructeur, M. Georges Grand de Vizille.

### ► *Un bilan humain.*

La direction d'artillerie et les Etablissements de Pyrotechnie de Toulon ont perdu 48 des leurs au cours du conflit, 48 Morts pour la France :

- ♦ 30 ouvriers civils tués ou morts des suites de leurs blessures : Charles RAUZY, le tout premier, 24 ans, août 1914 à Dieuze ; Léandre ARDOUVIN, 30 ans, novembre 1916 à la côte 304 ; Joseph RAFFINI, 21 ans, décembre 1915 à Négorci en Serbie ; ou le tout dernier, François BARTHOLOMEI, 26 ans, tué en août 1918 dans les bois de Montécouvé.

- ♦ 18 armuriers militaires, l'un tué à Athènes et les autres disparus en mer avec le *Casabianca*, le *Léon Gambetta*, le *Danton*, ou la *Fourche* ; parmi eux, Louis et François SOLOMAS embarqués sur le *Suffren* ou Albert SARRAIRE qui, pour convenances personnelles, avait permuté avec le dénommé Paris NOFERI pour quitter l'*Ernest Renan*, qui survécut au conflit, et embarquer sur le *Bouvet* qui coula le 18 mars 1915 dans le détroit des Dardanelles.

Parmi ces 48 victimes, nous pouvons citer au moins trois natifs de La Seyne : Eugène CANOLLE, Eugène GIRAUD et Paul MARQUAND. Leurs noms figurent sur le monument aux morts réédifié en 1961 sur le môle de la Paix.

Un autre nom figure sur le monument, celui de Claude DE MAROLLES, né le 16 août 1897 à la Seyne, aspirant au 6<sup>e</sup> RI, tué à l'ennemi à Louvemont - Côte du poivre dans la Meuse le 2 janvier 1917. Il était le fils de l'amiral DE MAROLLES préfet maritime à Toulon jusqu'en mars 1916. Il était le frère de Louis Fernand DE MAROLLES, chef de bataillon au 150<sup>e</sup> RI tué à l'ennemi le 16 avril 1917 à Sapigneul dans l'Aisne ; il était le neveu de Jules Auguste DE MAROLLES, colonel au 137<sup>e</sup> RI, mort des suites de ses blessures le 28 août 1914 à Maisoncelles dans les Ardennes. L'amiral DE MAROLLES aura donc perdu deux fils et un frère au cours du conflit.

### ► Conclusion.

Les Etablissements de Pyrotechnie de Toulon ont fait leur devoir.

Tous ces cadres inventifs et flexibles, ces ouvriers dévoués, ces ouvrières fragiles et ces travailleurs coloniaux si mal considérés se sont voués à la mission sacrée de soutien de leurs pères, maris ou frères combattants. Leur détermination n'a pas vacillé face à la rudesse de la vie au travail et à la grisaille quotidienne.

Les Etablissements de Pyrotechnie de Toulon ont développé et appris à maîtriser au cours du conflit des connaissances et des techniques qui couvraient non seulement leur domaine de prédilection, l'artillerie, mais aussi des systèmes d'armes sous-marins et aéronautiques. Tous les établissements qui vont se succéder sur les sites de Brégailhon, de Lagoubran et de Milhaud leur en sont certainement redevables.

Pour les pyrotines brutalement renvoyées dans leurs foyers ou pour les travailleurs coloniaux réexpédiés outre-mer à la fin du conflit, la victoire aura un goût amer. Mais la douloureuse expérience de la Grande Guerre pour la Civilisation aura certainement fait germer en eux les graines d'une future et irrésistible émancipation.



### Sources.

Archives du Service historique de la défense de Toulon.

Plans et photos fournis par la Pyrotechnie de Toulon. Les photos de la Pyrotechnie ont été prises en 1916 par Amédée EYWINGER et Frédérique GADMER, deux femmes reporters du Service Photographique des Armées.

*La participation des femmes à l'effort de guerre durant le premier conflit mondial : l'exemple des "pyrotines" de l'arsenal de Toulon.* Madame Jacqueline VIOLETT. Bulletin n° 13 de la revue Regards.

# Festival "SAND & CHOPIN en Seyne".

Du 23 au 26 août 2017 au Fort Napoléon-La Seyne-sur-mer.

3<sup>e</sup> édition "George SAND la voyageuse".

## 1<sup>re</sup> soirée : "Il était une fois SAND & CHOPIN" - Mercredi 23 août 2017.

- ✓ 19 h à 20 h : "George SAND une femme d'exception".  
Conférence François TRUCY (ASAM).
- ✓ 21 h : "Histoire du rêveur".  
Jean-Jacques BEDIKIAN (piano Erard 1926).  
Gabriel BOZ (lecture d'extraits de "Histoire du rêveur" de G. SAND).

## 2<sup>e</sup> soirée : "Passions lyriques" - Jeudi 24 août 2017.

- ✓ 19 h à 20 h : "Un carnaval manqué, SAND et MUSSET à Venise, hiver 1834".  
Conférence Bernard HAMON (ASAM).
- ✓ 21 h : "Venise la mystérieuse".  
Chrystelle DI MARCO (soprano) / Virginie MARTINEAU (pianiste).

## 3<sup>e</sup> soirée : "Les surprises de Mme SAND" - Vendredi 25 août 2017.

- ✓ 19 h à 20 h : "SAND et CHOPIN à Majorque, paradis et enfer".  
Conférence Bernard HAMON (ASAM).
- ✓ 21 h : "Sur la route de Majorque".  
Emmanuel LAHOZ (harpe) / Rodolfo LAHOZ (guitare) / Anne D'ARESSY (peintre).

## 4<sup>e</sup> soirée "Les virtuoses sous les étoiles" - Samedi 26 août 2017.

- ✓ 19 h à 20 h : "SAND et CHOPIN, une relation complexe".  
Conférence Gilbert PAOLI (ASAM).
- ✓ 21 h : "Le grand piano romantique et son miroir impressionniste".  
Vincent LARDERET (pianiste) / Gabriel BOZ (lecture de poésie : Victor HUGO, George SAND...).

---

### BULLETIN D'ADHESION ET D'ABONNEMENT 2015 - 2016

Adhésion à la Société des Amis de la Seyne, sans abonnement au Bulletin :	8 €
Abonnement au Bulletin, "Le Filet du Pêcheur":	12 €
Adhésion avec abonnement au Bulletin, membre actif de la Société :	20 €

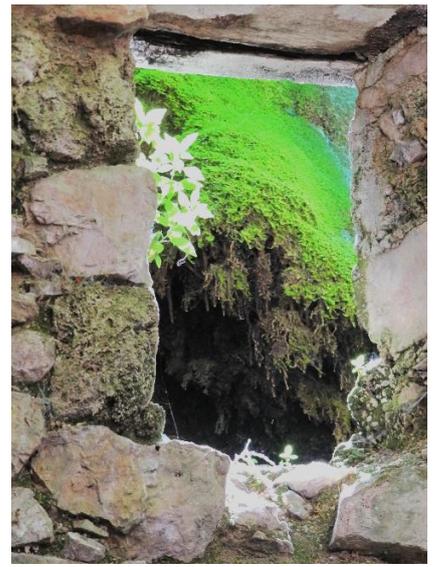
Montant à verser :

- **Par chèque** à l'ordre de : "Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne".
- *Exceptionnellement* en espèces, lors des réunions ou conférences.

Le chèque accompagné du bulletin d'adhésion est à adresser à :

**Madame Chantal DI SAVINO**  
**Les Bosquets de Fabrégas – n°14, 527 chemin de Mar-Vivo aux deux chênes**  
**83500 La Seyne-sur-Mer.**

NOM : .....	Prénoms : .....
Adresse : .....	
.....	
Tél : .....	
Adresse électronique : .....	



*Le Parc départemental de SAINT-PONS (13)*

